ETUDE

SUR LA

MORALE DE MALEBRANCHE

DISSERTATION PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

DE L'UNIVERSITÉ DE LEIPZIG POUR L'OBTENTION DU GRADE

DE DOCTEUR EN PHILOSOPHIE

PAR

EMILE FARNY

LICENCIÉ ÈS LETTRES

CHAUX-DE-FONDS
IMPRIMERIE DU NATIONAL SUISSE
1886

A

MONSIEUR LE PROFESSEUR Dr MAX HEINZE

RESPECTUEUX HOMMAGE DE RECONNAISSANCE

E. F.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41545817_0201

CHAPITRE Ier

Notices sur les principales doctrines philosophiques de Malebranche.

A. Influence du caractère et de l'éducation de Malebranche sur la formation de son système de philosophie.

Ce penseur sublime, cet écrivain d'un naturel exquis et d'une grâce incomparable, *Nicolas Malebranche*, naquit à Paris le 6 août 1638 et y mourut le 13 octobre 1715 [1]). Il dût à sa complexion délicate et à sa conformation défectueuse (il était bossu) d'être élevé dans la maison paternelle où il subit surtout l'influence de sa mère, personne très pieuse. Comme elle était parente de Madame Acarie, la réformatrice de l'ordre du Carmel, quelques historiens de la philosophie [2]) ont voulu voir dans la philosophie mystique de Malebranche un cas d'atavisme. Quoiqu'il en soit, il est certain que la piété et les exemples de la mère de M. engagèrent le fils à faire des études théologiques. Il entra en Sorbonne, et, en 1660, ses études étant achevées, il refusa toute situation élevée ou mondaine, par exemple un canonicat à Notre-Dame, la mort de sa mère survenue en 1658 et celle de son père en 1659 lui ayant, disent ses biographes, «fait faire des réflexions sur la vanité des choses de ce monde». Décidé à mener une vie recueillie, et toute consacrée à la prière et au travail, il se retira âgé de 22 ans dans la congrégation de l'Oratoire. Le père Bourgoing était général de l'ordre en ces temps là. L'Oratoire pour le rappeler en passant, était une société de prêtres, fondée par le cardinal de Bérulle, qui voulaient unir une religion fervente avec le culte des hautes études littéraires et scientifiques. Lorsque Malebranche devint oratorien les doctrines philosophiques en honneur dans l'ordre étaient celles de St-Augustin, de Platon et de Plotin. Malebranche s'appliqua d'abord à l'étude de la philosophie scolastique; mais il y renonça bientôt, n'y trouvant, dit le Père Lelong [3]) «rien de grand, ni presque rien de vrai, subtilités frivoles, équivoques

---

[1]) Pour la biographie détaillée de Malebranche, voyez surtout l'*Etude sur Malebranche* d'après des documents inédits par *Blampignon*, 1 vol. in-8°, 1862, les *Fragments de philosophie moderne* de *Cousin*, l'*Histoire de la philosophie cartésienne* de *Bouillier*, 2 vol. Paris 1854; le *Journal des Savants* du mois d'août 1863; la *Philosophie de Malebranche* par *Ollé-Laprune*, Paris 1870, 2 vol. *Descartes, ses précurseurs et ses disciples* par *Saisset*, Paris 1865, 1 vol.

[2]) Voyez Saisset, ouvrage cité p. 359. Ollé-Laprune, tome I, p. 35.

[3]) *Cousin*, fragment de philosophie moderne, p. 480 et 493.

perpétuelles, nul goût, nul christianisme ». Saint-Thomas fut le seul des docteurs scolastiques qui impressionna Malebranche. Rebuté par la philosophie du Moyen-Age, Malebranche s'adonna auxétudes historiques et philologiques, mais sans succès [1]). C'est la lecture du « Traité de l'homme » de Descartes qui lui indiqua en 1664 sa véritable voie. Malebranche y remarqua, dit le Père Lelong [2]) « la mécanique et l'art de raisonner ». Mais ce n'est pas chez Descartes qu'il faut chercher les origines de sa philosophie. La nature et l'éducation où la piété tenait tant de place, ont poussé Malebranche vers la métaphysique [3]). Le jour où dans une profonde et ardente prière et sentant Dieu présent, il a réfléchi, il a commencé à être philosophe. Sa doctrine est sortie de ses pensées de chrétien, et c'est dans les actes les plus simples de la piété quotidienne que les grands problèmes, qui ont été l'objet de ses études favorites durant sa vie entière, se sont présentés à lui d'abord. Descartes satisfît les exigences scientifiques de Malebranche et le munit d'une méthode rigoureuse. Saint-Augustin mieux compris lui dévoila les secrets de la philosophie morale et religieuse. Instruit par la lecture des écrits de ces deux génies, Malebranche édifia une métaphysique où il a prétendu mettre une rigueur mathématique, expliquer la nature mécaniquement et mener les hommes à Dieu par une voie aisée; malheureusement notre Platon (le mot est de Cousin) en s'arrêtant de préférence à certaines théories périlleuses pour concilier le dogme catholique avec la science du temps, a fait un système où la grande vérité de la présence et de l'action universelles de Dieu, qu'il voulait établir, prend en dépit de l'auteur, qui n'en voulait pas convenir, des allures panthéistiques très prononcées.

B. Influence du système philosophique de Malebranche sur la formation de sa Morale.

Le caractère et l'éducation de Malebranche, avons nous dit, ont puissamment contribué à l'éclosion de son mysticisme. C'est en effet le nom qu'il convient de donner à un système qui proclame sans cesse que Dieu est l'unique objet de notre connaissance, et la seule cause efficace, que nous voyons tout en Dieu, et que Dieu fait tout en nous, et dans l'Univers; que les créatures sont impuissantes, mortes en quelque sorte. Comme la morale de Malebranche se base sur ses doctrines métaphysiques, pour mieux comprendre celle-là, il faut connaître celles-ci. C'est pour-

---

[1]) *Saisset*, ouvrage cité p. 360; *Janet*, introduction à la Recherche de la vérité de Malebranche, p. 3; *Bouillier*, ouvrage cité, tome II, p. 23; *Cousin*, fragments, p. 216; Ollé, ouvrage cité, p. 39 et sq.

[2]) *Cousin*, fragments, p. 473, p. 480, p. 493-510. *Cousin, Eloge de Fontenelle.*

[3]) *Bouillier*, Vie de Malebranche; *Journal des Savants*, de septembre 1863; *Saisset*, ouvrage cité, p. 156 et sq.; *Jules Simon*, introduction aux Entretiens sur la métaphysique, p. 30.

quoi, examinons brièvement les deux théories capitales du grand oratorien :

I. La vision en Dieu.

II. Les causes occasionnelles.

C'est déjà en 1674 que Malebranche eut son système formé en entier ; et jusqu'à la fin de sa vie, il ne fit que le développer et le répéter sous diverses formes, persuadé qu'on ne l'avait pas compris.

I. Vision en Dieu [1]).

Dieu seul est puissant, et selon Malebranche [2]) cette affirmation nous oblige à former les jugements suivants :

« 1. Dieu seul est la cause véritable de notre être.

2. Lui seul est la cause de la durée de notre être et de notre temps.

3. Lui seul est la cause de nos connaissances.

4. Lui seul est la cause des mouvements naturels de nos volontés.

5. Lui seul est la cause de nos sentiments, le plaisir, la douleur, la faim, la soif, etc.

6. Lui seul est la cause de tous les mouvements de notre corps.

7. Ni les hommes, ni les anges, ni les démons, ni aucune créature ne peut par elle-même nous faire ni bien ni mal : ils peuvent néanmoins comme *causes occasionnelles* déterminer Dieu, en conséquence de quelques lois générales, à nous faire du bien ou du mal, par le moyen du corps auquel nous sommes unis.

8. Nous non plus, nous ne pouvons faire ni bien ni mal à personne par nos propres forces, mais seulement obliger Dieu, par nos désirs pratiques, en conséquence des lois de l'union de l'âme et du corps, à faire du bien et du mal aux autres hommes, car c'est nous qui voulons remuer notre bras et notre langue, mais Dieu seul sait et peut les remuer. »

Après la lecture d'un pareil passage on ne peut que reconnaître la vérité de la réflexion de Fontenelle quand il a dit dans son *Eloge de Malebranche*, que le système de ce philosophe était « plein de Dieu ». La créature est ainsi déclarée impuissante partout puisque Dieu fait tout, étant puissance et raison absolues.

Descartes en partant d'une donnée de sa conscience, avait posé, affirmé son existence en tant qu'être pensant ; il avait en outre déclaré que l'âme est active, et que les idées sont des modes, des façons de notre pensée [3]).

---

[1]) Cette théorie est reproduite par Malebranche dans tous ses ouvrages de quelque importance. Voyez par exemple *Recherche de la vérité*, I, chap. x, part. 2 ; II, chap. VI ; surtout VI^me^ et X^me^ Eclaircissements à la *Recherche de la vérité* ; les deux premiers *Entretiens sur la métaphysique* ; *Ollé-Laprune*, ouvrage cité, I, p. 253 et sq. ; *Simon*, Introduction aux Entretiens métaphysiques, p. 14 et sq. ; Bouillier, ouvrage cité, II, chap. III ; *Revue des Deux Mondes*, tome 73, 1868, etc.

[2]) Traité de Morale, II, II, X.

[3]) Descartes, III^me^ Méditation, 10, 11.

Malebranche veut aussi que l'âme rentre en elle-même pour se connaître, mais, en vertu de l'impuissance de la créature, il refuse à cette connaissance de soi par soi, toute valeur scientifique. Comment donc connaissons nous véritablement? Malebranche nous dit[1]) «que l'esprit est immédiatement uni à la substance divine; et elle seule, agit en lui pour y opérer la connaissance». Cela revient à dire que Dieu seul est connaissable et connu; Dieu seul ayant la puissance rend l'âme capable de connaître et connaissable. L'idée qui éclaire notre esprit est pour Malebranche divine, la perception qui découvre l'idée est une modification de l'esprit humain mais produite par l'action de Dieu. Ainsi Dieu est cause formelle et efficiente à la fois de la connaissance. C'est donc lui qui est connu dans tous les êtres, et on pourrait presque dire du Dieu de Malebranche que comme celui de Berkeley, c'est lui qui connait en nous. Comme Platon, Malebranche déclare que le sensible ne s'explique que par l'intelligible, et que l'intelligible a une réalité distincte, indépendante, divine, que l'idée enfin, mode éternel des choses est le seul objet de la connaissance véritable. Puis Malebranche rattache comme Plotin et St-Augustin, l'intelligible à l'intelligence souveraine et il veut que les idées soient en Dieu, soient Dieu même[2]). Malebranche appelle idée ce que Descartes[3]) appelle «essence»; puis il établit avec Platon la réalité éternelle des idées, avec Plotin, St-Augustin et St-Thomas, leur existence en Dieu. Mais la pensée de Malebranche a subi des fluctuations dans sa conception des idées; il a d'abord admis avec St-Augustin qu'il y a autant d'idées que d'êtres, puis il n'a vu en elles que des limitations d'une idée universelle, unique, celle de l'étendue; il a alors adopté l'interprétation cartésienne de l'étendue: qu'elle est l'essence de la matière[4]). A l'exemple de Platon il donna une réalité intelligible et divine à cette idée. Faisons remarquer en outre que pour Descartes les idées n'étaient que des façons de penser de l'esprit humain, qu'il ne voyait dans les essences que des ouvrages de la volonté divine, et que Platon admettait autant d'idées qu'il y a de types génériques. Ainsi les idées sont pour Malebranche non des productions de notre esprit, mais elles ont leur origine en Dieu puisqu'elles existent indépendamment des objets que nous percevons, et de notre esprit[5]).

Nous savons maintenant ce que sont les idées. Comment connaissons nous? ou plutôt comment Dieu nous fait-il connaître? Malebranche allègue à cet effet la toute présence de Dieu. Mais celui-ci, quoique toujours à portée de notre esprit, ne s'y découvre

---

[1]) Entretiens sur la Métaphysique, II, II, VIII, VIII; Réponse à M. Régis, chap. II; Lettres à Lamy.

[2]) Voyez le 1er Entretien métaphysique; la IIIe Conversation chrétienne; Recherche de la vérité, III, II, IV et VI; Ollé, I, III.

[3]) Principia philosophiæ, I, 59; Réponse aux 5mes objections, 54, 55 et sq.

[4]) Voyez notamment le Vme Entretien sur la métaphysique, et [5]) les citations indiquées au bas des pages précédentes.

que selon certaines lois qu'il a établies lui même, et auxquelles il se conforme sans cesse. Notre rôle à nous est passif, car c'est Dieu qui produit en nous l'attention, le désir de connaître, de sentir, d'imaginer et qui nous fait voir en lui ce que nous désirons savoir.

Platon maintenait la connaissance expérimentale du monde matériel, tout en nous exhortant à recouvrer des ailes par la dialectique et l'amour, pour nous envoler loin de ce monde, dans les espaces intelligibles où les dieux accomplissent leurs révolutions. Plotin et St-Augustin admettaient que nous connaissons les ouvrages de Dieu, en eux-mêmes, que nous en avons la perception directe; que nous sommes réellement en communication avec le monde sensible. Malebranche innove donc avec sa théorie de la vision en Dieu, puisqu'il répète que nous voyons d'une vue directe et immédiate la substance même de Dieu. Ses maîtres, Platon, St-Augustin, St-Thomas, Descartes, n'ont affirmé qu'une seule chose: c'est que Dieu est présent dans la raison; Malebranche déclare que Dieu est vu continuellement et d'une manière directe par l'âme, à laquelle il se manifeste sans trève, car elle est, par elle même, incapable de toute connaissance.

La théorie de la vision en Dieu trouve son explication, sa confirmation dans une théorie plus générale qui rapporte à Dieu toutes nos actions, comme celle-ci lui rapportait toutes nos pensées.

Examinons aussi, d'une manière très succinte, la doctrine complémentaire de celle de la vision en Dieu: celle des «causes occasionnelles».

II. Causes occasionnelles[1]).

Le passage cité au commencement de notre aperçu sur la vision en Dieu (page 7) a établi l'action universelle de Dieu. Le système philosophique de Malebranche est contenu en raccourci dans les lignes suivantes[2]): «Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, et qu'une seule cause vraiment cause, et l'on ne doit pas s'imaginer que ce qui précède un effet en soit la véritable cause. Dieu ne peut même communiquer sa puissance aux créatures, si nous suivons les lumières de la raison; il n'en peut faire des dieux. Mais quand il le pourrait, nous ne pouvons concevoir pourquoi il le voudrait. Corps, esprits, pures intelligences, tout cela n'est rien. C'est celui qui fait les esprits qui les éclaire et les agite C'est celui qui a créé le ciel et la terre qui en règle les mouvements. Enfin c'est l'auteur de notre être qui exécute nos volontés

---

[1]) Voyez *Cousin*, Histoire générale de la philosophie, p. 446 et sq. *Bouillier*, Histoire de la philosophie cartésienne (1854), p. 82 et suiv. *Ollé-Laprune*, ouvrage cité, I, v. *Janet*, Introduction au IIme livre de la Recherche de la vérité, p. 9 et sq. *Simon*, Introduction aux Entretiens métaphysiques, p. 8 et sq.

[2]) Recherche, VI, part. II, chap. III; Conversations chrétiennes, I et II; Méditations chrétiennes, V et VI.

Semel jussit semper paret. Il remue même notre bras, lorsque nous nous en servons contre ses ordres; car il se plaint par son prophète que nous le faisons servir à nos desseins injustes et criminels. »

Cette citation, c'est l'anéantissement complet de l'homme dans le but d'exalter l'omnipotence divine. Car nous n'agissons que par le concours de Dieu, et notre action ne diffère pas de la sienne [1]). Malebranche a aussi proclamé, comme nous l'avons déjà dit plus haut, « que Dieu est la seule cause de tous les mouvements naturels de nos volontés et de notre corps [2]) ». Nous croyons sentir la puissance de notre volonté; les autres hommes, les corps mêmes nous paraissent agir, produire des mouvements, être causes de phénomènes nouveaux. Illusions que toutes ces pensées! Ces idées viennent de notre orgueil et de notre imagination ou de « notre fond vain et superbe » comme l'a encore dit Malebranche.

Pourquoi émet-il de pareils jugements? Répondons en donnant sa définition de la cause: « une cause véritable est une cause entre laquelle et son effet, l'esprit aperçoit une liaison nécessaire [3]) ». Cette liaison nécessaire, cette déduction irréfutable la rencontrons-nous dans les phénomènes du monde, en nous? De l'essence de l'âme qui est pensée peut on déduire analytiquement un mouvement ou un phénomène quelconque? Sans ouvrir les yeux, en ne consultant que la définition des essences pourrait-on, se demande Malebranche, deviner ces prétendus résultats de l'activité de la créature? Assurément, si les essences étaient des causes véritables. L'expérience peut elle nous donner le mot de l'énigme, nous indiquer de vraies causes? Le « sentiment » (l'expérience) constate les faits, il saisit même leur succession, mais il ne voit absolument rien de leur relation ni de leur dépendance. « L'expérience m'apprend, dit Malebranche [4]), que je sens la douleur, par exemple lorsqu'une épine me pique, cela est certain. Mais demeurons en là, car l'expérience ne m'apprend nullement que l'épine agisse sur mon esprit, ni qu'elle ait aucune puissance. » Ainsi donc les créatures sont inefficaces, et pour comprendre par exemple la dépendance apparente entre les mouvements de mon corps, mes actions et ma volonté, il faut, selon Malebranche, recourir comme pour la production des pensées et idées, à l'intervention divine. « Non, Seigneur, s'écrie-t-il [5]), la puissance qui donne l'être et le mouvement aux corps et aux esprits, ne se trouve qu'en vous; je ne reconnais point d'autre cause véritable que l'efficace de vos volontés. Toutes les créatures sont impuissantes je ne les crains

---

[1]) Eclaircissement, XV, au chap. III de la seconde partie du VI^me^ livre de la Recherche.

[2]) Morale, II, II, X.

[3]) Recherche, VI, II, III.

[4]) Entretien métaphysique, VII, 13.

[5]) IV^me^ et V^me^ Méditations chrétiennes, fin de la VI^me^.

point, je ne les aime point. Soyez l'unique objet de mes pensées et la fin générale de tous les mouvements de mon cœur. »

Ne pourrait-on pas penser que Dieu, en nous créant, nous a donné une faible dose de puissance? Malebranche consulté répondrait que [1]), « Dieu ne communique pas sa puissance aux créatures ». A la question pourquoi? il nous objecterait que ce serait « diviniser » l'homme que de lui attribuer quelque efficace [2]). Mais il ne songe peut-être pas qu'en s'efforçant de maintenir intacte la toute-puissance de Dieu, il nous élève au-dessus de notre condition; car, puisque Dieu fait tout en nous, nous sommes en quelque sorte ses manifestations.

Puisque les créatures sont « incapables d'action », « mortes » comme le dit Malebranche avec énergie [3]), à quoi servent-elles, pourquoi existent-elles? Les créatures sont « causes occasionnelles » et déterminent l'auteur de la nature à agir de telle ou telle manière, en telle ou telle rencontre. Malebranche complète cette singulière explication de l'existence et des rapports des êtres, en ajoutant [4]) « que la foi et la raison, nous assurent que Dieu seul est cause véritable de toutes choses: mais l'expérience nous apprend qu'il n'agit que selon *certaines lois* qu'il s'est faites et qu'il suit constamment ». « Rien de plus mobile qu'une boule sur un plan, a-t-il écrit ailleurs [5]), toutes les puissances imaginables ne sauraient l'ébranler si Dieu ne s'en mêle. » Les corps ne pouvant agir l'un sur l'autre, ni se modifier d'eux-mêmes [6]), le corps humain ne peut, de lui-même, sans l'intervention de Dieu, sollicitée par des causes occasionnelles d'origine aussi divine, agir sur l'âme, ni l'âme sur le corps [7]). Ce n'est donc pas ma volonté qui fait mouvoir ma main: c'est Dieu qui la remue « à l'occasion » de ma volonté, de mon désir de mouvoir ma main; mais c'est aussi Dieu qui produit en moi ce désir. Pourquoi, lorsque nous voulons faire un mouvement, le voyons-nous suivre notre volonté? Malebranche répond [8]) que « Dieu a établi entre ses volontés toujours efficaces, et nos désirs toujours impuissants un accord constant » que « Dieu accommode l'efficace de son action à l'inefficace action de ses créatures ». « Dieu ayant prévu tout ce qui devait suivre les lois naturelles, avant même leur établissement, il ne devait pas les établir s'il devait les renverser. » C'est ainsi que Malebranche s'explique dans le « Traité de la nature et de la grâce » la conduite immuable de Dieu dans nos ou plutôt dans ses actions. « C'est Dieu qui remue, par exemple [9]), le bras du meurtrier, car Dieu ne remue le bras

[1]) **Méditation, IX.**
[2]) **Méditation, X. Entretien métaphysique, VII, 10.**
[3]) **Recherche VI, II, III.**
[4]) **Morale, I, V, I.**
[5]) **Entretien métaphysique VII, II.**
[6]) **Méditations, I à VII et Eclaircissements, surtout le XV^me^.**
[7]) **Voyez surtout Morale, I, X, XIII et sq.**
[8]) **Entretien métaphysique, VII, 10 et 13.**
[9]) **Morale I, I, XVI et sq.**

de l'homme qu'en conséquence des lois générales de l'union de l'âme et du corps.» Que d'objections funestes, que de conclusions fâcheuses ne pourrait-on pas tirer de ce qui précède! Malebranche a aussi éprouvé notre effroi, puisqu'il recommande sans cesse, dans chacun de ses nombreux écrits, de ne point abuser de la puissance de Dieu, que nous déterminons à intervenir par nos désirs, en conséquence des lois générales au moyen desquelles Dieu agit. L'auteur semble dans des passages analogues à celui-ci, oublier qu'il nous a déclaré tout à fait impuissants de penser ou d'agir : peut-être avait-il conscience de ses inconséquences, terrifié qu'il était, lui prêtre de l'Oratoire, de se voir entraîné dans l'abîme du panthéïsme, et voulait-il s'efforcer de ne pas y tomber jusqu'au fond, au risque de renier ses opinions philosophiques?

Les causes occasionnelles ne sont à proprement parler que des moyens, des instruments, imaginés par Dieu, par lesquels il fait tout ce que nous croyons d'ordinaire faire. Dieu seul agit, Dieu seul existe véritablement voilà le dernier mot de cette doctrine de Malebranche, doctrine qui lui appartient en propre (comme celle de la «vision en Dieu»), car elle ne se trouve ni chez St-Augustin, encore moins chez Descartes; et Malebranche ne connaissait pas les écrits de Geulinx.

Malebranche reprochait à un de ses adversaires, le père Boursier, de faire Dieu semblable à un ouvrier qui aurait construit une statue dont la tête se meut par une charnière et s'incline devant lui, pourvu qu'il tire un cordon faisant jouer la charnière. Toutes les fois que Dieu tire le cordon, la statue salue et il est content de ses hommages. Mais un jour ayant oublié de le tirer, la statue ne le salue pas, et de colère, il la brise. Est-ce que le système de Malebranche, où Dieu fait tout, ne mérite pas la même critique? N'est-ce pas Dieu qui toujours tire le cordon et nous brise un jour?

Les doctrines malebranchistes comportent-elles, en bonne conséquence une *morale?* une exposition de règles de conduite, une science des devoirs de l'homme? Etant d'après Malebranche, passifs absolument, que devons-nous faire? (Encore cette question est-elle déplacée pour tout être qui n'est pas libre dans ses actes.) Nous répondrions nous laisser «agir» par Dieu, si nous n'étions pas aussi incapables, en vertu du système, de former un désir que de l'accomplir. Nous touchons ainsi à la prédestination, doctrine fatale et décevante entre toutes.

La logique interdit à Malebranche, au nom de son système philosophique, de prescrire une morale catégorique, qui puisse obliger des êtres absolument incapables de penser ou de faire quoique ce soit, sans que ce soit Dieu qui pense, en nous montrant en lui les idées, ou agisse, à notre place, au moyen des causes occasionnelles établies aussi par lui. L'inconséquence de Malebranche gît dans son mysticisme.

CHAPITRE II

La Morale de Malebranche [1]).

Le mysticisme est à la base des deux doctrines, la « vision en Dieu » et les « causes occasionnelles » que nous venons de parcourir. Nous le retrouverons constamment sous forme de « théorie de la grâce » dans le système de morale de Malebranche. Avant d'en aborder l'exposition sommaire, quelques détails préliminaires ne seront pas hors de propos.

D'abord remarquons la rareté des éditions du « Traité de morale » de Malebranche. Il n'y en a pas encore d'édition critique; M. Henri Joly a publié en 1882 chez Thorin, à Paris, le « Traité de morale » de Malebranche d'après le texte de 1707; il y a ajouté en variantes les leçons différentes des éditions de 1684 et de 1697: elles sont intéressantes et modifient souvent tout à fait la pensée philosophique de Malebranche [2]). Pour plus de commodité nous avons emprunté nos nombreuses citations au texte de 1707, Malebranche ayant lui-même dans l'avertissement de la « Recherche de la Vérité » de 1712 recommandé à cause de son exactitude le « Traité de morale » imprimé à Lyon en 1707.

Le « Traité de morale » de Malebranche comprend deux parties: Dans la première, intitulée « De la vertu », l'auteur établit qu'il n'y a d'après lui, « qu'une seule vertu qui rende véritablement vertueux » à savoir « l'obéissance et l'amour habituel et dominant de l'ordre immuable ». Puis il indique par quels moyens nous pouvons devenir vertueux: il faut, à cet effet, posséder deux qualités principales: « la force et la liberté d'esprit », en vue d'éveiller dans l'homme « l'attention »; car alors il entendra la voix de Dieu dans son âme, et sera ainsi détourné du monde sensible qui aveugle et entraîne à sa perte quiconque est « inattentif ». Dans cette première partie, Malebranche fait intervenir Jésus-Christ comme « cause occasionnelle » de l'amour de l'ordre. En définitive, d'après le témoignage fréquent de l'auteur, le meilleur moyen pour devenir vertueux, et le plus expéditif, c'est de prier Dieu par Jésus-Christ, de prier la vraie cause, par la cause occasionnelle de la grâce.

Malebranche traite dans la seconde partie de son livre, « Des devoirs ». Dieu étant seul puissant, il doit seul être aimé d'un « amour d'union ». Nos obligations envers les hommes consistent (selon Malebranche) en « devoirs d'estime et de bienveillance »;

---

[1]) Sur la morale de Malebranche voyez surtout l'intéressant chapitre VIII de la « Philosophie de Malebranche » par Ollé-Laprune.

[2]) Voyez l'introduction de M. Joly.

chaque homme doit être estimé selon son degré de perfection, c'est l'amour de l'ordre qui l'exige. La théorie de l'état de Malebranche peut être rapprochée de celle de Hobbes, de Spinoza et de Rousseau; car d'une part Malebranche admet que les hommes ont conclu, à l'origine, un contrat avec les plus forts d'entre eux pour en être protégés; de l'autre, il affirme que cette association a eu lieu par suite du péché d'Adam, et que l'homme vivant à l'état de nature était parfaitement heureux. Il parle d'une alliance des faibles sous l'égide d'un plus fort et proclame en même temps, comme son contemporain Bossuet, l'institution divine de la royauté. Il serait peut-être malaisé de tenter la conciliation de ces deux assertions; mais avant d'accuser Malebranche il est bon de rappeler, qu'il vivait sous Louis XIV, et cela à sa décharge. Le monarque tiendrait donc de Dieu son pouvoir, il en résulte que ses sujets lui doivent rendre les devoirs d'obéissance absolue, en tant que représentant, par sa puissance, Dieu sur la terre. Le roi a le devoir de veiller pour le «temporel», l'Eglise a soin du «spirituel» des hommes. Enfin Malebranche expose, d'une manière générale, les devoirs mutuels des époux, des parents et des enfants, puis ceux envers tous les êtres humains. En vrai cartésien, il ne considère les animaux que comme des «automates» et par suite nous n'avons envers eux aucune obligation.

Reprenons maintenant avec quelques détails l'étude de la Morale de Malebranche, et exposons, aussi clairement que possible, sa grande mais trop souvent obscure théorie de:

L'Amour de l'ordre.

Malebranche ne cesse, ne se lasse jamais, dans tout son «Traité de morale», de répéter qu'il n'y a «qu'une seule et unique vertu qui rende solidement vertueux ceux qui la possèdent: savoir l'amour habituel et dominant de l'ordre immuable». Qu'est-ce que cet «ordre» nous demanderons nous d'abord? Enumérons quelques définitions: «On demeure assez d'accord, dit Malebranche[1]), d'affirmer que l'ordre est la loi inviolable des esprits, et que rien n'est réglé s'il n'y est conforme.» «Cette loi est gravé dans le cœur, ajoute-t-il, et il faut rentrer en soi-même pour s'en instruire.» «L'ordre immuable[2]) ne consiste que dans les rapports de perfection qui sont entre les idées intelligibles que renferme la substance du Verbe Eternel.» «L'ordre immuable[3]) est en Dieu et il s'imprime sans cesse en nous.» «C'est une loi écrite en caractère ineffaçables.» «C'est le Verbe Divin, objet naturel et nécessaire de toutes les pensées et de tous les mouvements des esprits.» «La vérité et l'ordre[4]) ne consistent que dans des rapports de grandeur et de perfection que les choses ont en elles-mêmes.» «L'ordre[5]) est considéré comme la

[1]) Morale, I, chap. II, IX. [2]) I, II, X-XIII. [3]) I, III, XIV. [4]) I, V, XIV. [5]) I, V, XIX.

loi de Dieu, la loi de tous les esprits.» «L'ordre[1]) c'est la loi inviolable, loi éternelle, loi divine.» «L'ordre[2]) c'est la loi inviolable de Dieu.» «L'ordre[3]), loi indispensable (loi inviolable, édit. 1684) de toutes les intelligences, en quelque état qu'elles puissent être, heureuses ou malheureuses.» «L'amour de l'ordre[4]) ou des biens à proportion de leur perfection et de leur bonté est un amour naturel et inviolable.» L'amour de l'ordre ne diffère point de la charité[5])»; mais Malebranche étend le sens du mot charité, ce n'est pas seulement pour lui «l'amour de Dieu, et l'obéissance à sa volonté: c'est l'amour dominant de l'ordre immuable.» Malebranche nous exhorte aussi[6]) «à rentrer en nous-mêmes pour consulter la Raison (c'est-à-dire voyez Morale, I, I, le Verbe ou la Sagesse de Dieu) et contempler la beauté de l'Ordre pour nous y conformer et devenir par là solidement vertueux.

D'après ces citations, nous savons maintenant que l'ordre est avant tout la loi éternelle[7]) à laquelle Dieu obéit toujours[8]) afin d'agir d'une manière immuable[9]). Malebranche admet que toutes les perfections divines sont infinies mais non pas toutes égales; il y a selon lui hiérarchie entre elles[10]); et le Créateur aime les créatures selon leur degré de participation à ses propres perfections. L'homme étant l'être le plus parfait de la terre[11]), Dieu l'aime en proportion. L'homme doit en vertu de l'ordre, en faire autant, et, aimer l'être parfait par excellence, Dieu, par dessus tout; il doit se perfectionner et se rendre semblable à lui. Qu'est-ce que l'être humain doit faire pour atteindre le but prescrit? Acquérir l'amour de l'ordre; alors il saura que les corps sont faits pour les esprits, donc pour les servir, pour les éprouver, et leur donner les moyens de mériter une existence purement spirituelle dans la vie future, les esprits étant faits pour Dieu, et la vie présente n'étant qu'une préparation à celle à venir; par conséquent il aimera comme l'Eternel aime, et deviendra vertueux. L'homme, Malebranche l'a dit quantité de fois, a en lui cette loi de l'ordre. Qu'il se sonde bien et conséquence de la vision en Dieu et des causes occasionnelles, Dieu lui révèlera l'ordre. Notre philosophe a fait une restriction importante, quoique assez difficile à concilier avec son système d'idées, quand il a écrit que pour posséder la vertu, il ne suffisait pas d'aimer l'ordre d'un «amour naturel[12])» mais qu'il faut l'aimer d'un amour «*libre, éclairé, raisonnable*».

Dans un système où l'homme ne joue aucun rôle, où Dieu fait tout, il est assez surprenant d'entendre l'auteur affirmer la liberté morale en exhortant l'homme à aimer l'ordre d'un amour «libre». Et pourtant Malebranche l'a fait. Mais chez lui, comme chez beaucoup d'autres penseurs, les explications qu'il donne de telle

---

[1]) Morale, I, VII, I. [2]) I, VIII, VI. [3]) I, VIII, XVII. [4]) I, III, XV. [5]) I, IV, VI-VIII, III, VI-VII. [6]) I, II, XII et XIII.

[7]) Voyez outre les renvois précédents: «Traité de la nature et de la grâce» de Malebranche, 3me discours; Eclaircissements VIII et X à la Recherche.

[8]) Morale, I, I, XXII. [9]) I, I, XX. [10]) I, I, X. [11]) I, I, XIV. [12]) I, I, XVII et XVIII.

ou telle affirmation, la modifient ou l'anéantissent. Il écrit par exemple « l'homme est libre » puis annule cette énonciation car il ajoute: « je suppose les secours nécessaires [1]). » Ces « secours nécessaires » sont fournis par l'intervention divine. Or puisque la créature est, répétons-le une fois de plus, absolument impuissante par elle-même, puisque Dieu est ainsi que nous l'avons déjà dit: « la seule cause des mouvements naturels de nos volontés [2]) », puisque Malebranche définit, dans le IV^me^ livre de la Recherche de la Vérité (qu'il consacre à la volonté), « la volonté, la faculté de recevoir des inclinations », puisque « Dieu seul agit sur les créatures: du moins peut-il agir en elles et en faire ce qu'il lui plait [3]) », puisque « toutes les volontés sont par elles-mêmes inefficaces, et qu'il n'y a que celui qui donne l'être qui puisse donner les manières d'être, les manières d'être n'étant que les êtres de telle ou telle façon [4]) »: comment après avoir écrit de pareils aveux, Malebranche peut-il parler de la liberté de l'homme? En quoi consiste le libre arbitre pour notre philosophe? N'a-t-il pas écrit [5]) « que Dieu était seul la cause des mouvements naturels de nos volontés »? Ne dit-il pas à Dieu [6]): « Seigneur exaucez ma prière après avoir eu la bonté de la former en moi »? La grâce de Dieu fait donc naître nos désirs et son efficace les accomplit; voilà notre liberté! C'est pour ne pas attribuer d'imperfections à Dieu [7]), que Malebranche affirme que l'homme est libre de se tromper sur le bien et le mal. Car Dieu faisant tout, on devrait aussi lui attribuer le mal que les hommes font. Malebranche pour trancher le problème du mal, le déclare humain; quant à nous nous dirons simplement qu'il détruit le libre arbitre par sa théorie des causes occasionnelles, par sa doctrine de Dieu, seule cause véritable, créant continuellement en nous l'être et les manière d'être. La liberté humaine est pour Malebranche, une conséquence du péché originel; mais rappelons-nous, en même temps, qu'il déclare que Dieu n'a pu créer que des ouvrages dignes de lui, puisqu'il est parfait. Or le monde n'est digne du Créateur que « par l'incarnation du verbe divin [8]) ». Ainsi la venue du Christ sur la terre était nécessaire, et le péché d'Adam aussi, car autrement Jésus n'aurait pu venir accomplir son œuvre rédemptrice. Voilà donc le péché originel justifié, et son résultat, le libre arbitre aussi. Malebranche détruit la liberté par sa métaphysique; puis il croit l'établir en se basant sur ses doctrines théologiques. Nous voyons, par ce qui précède,

[1]) Morale, I, I, XV et XVIII; I, IV, XV. [2]) II, II, X et notes. [3]) I, I, XV, voyez aussi V^me^ et VI^me^ Méditations chrétiennes. [4]) II, II, VI, voyez en outre I, IV, III; XII^me^ Méditation, et les excellentes notes placées par M. Joly au bas du chap. II de la seconde partie de la Morale de Malebranche. [5]) II, II, X.

[6]) V^me^ Méditation; voyez aussi: Traité de la nature et de la grâce, 3^me^ discours, I, XI; VI^me^ Méditation et notes du chap. II, de la deuxième partie de la Morale.

[7]) Morale, II, II, III, IV, V; Entretiens métaphysiques, VIII et IX; Méditations, VIII et XV.

[8]) Voyez le fameux « Traité de la nature et de la grâce »; Saisset, « Descartes, ses précurseurs et ses disciples », p. 374-384.

qu'elle est sans cesse compromise. Le grand oratorien a été, en revanche, tout à fait conséquent avec ses opinions philosophiques, quand il a écrit[1]) « que l'homme ne voit que parce que Dieu l'éclaire, qu'il ne veut que parce que Dieu l'anime ou le fait aimer. Or Dieu n'éclaire que par son Verbe, il n'anime que par l'amour qu'il se porte à lui-même... Toute la lumière vient donc du Verbe, tout le mouvement vient donc de l'Esprit saint; puisque enfin Dieu seul agit, et qu'il n'agit que par la sagesse qui l'éclaire, et l'amour qu'il se porte à lui-même. Donc tant que l'homme pensera, tant qu'il aimera, il ne sera point séparé de la Raison (Jésus-Christ), il ne sera point sans amour pour l'ordre... »

Malebranche disait qu'il faut aimer l'ordre d'un « amour libre, éclairé, raisonnable ». Nous savons maintenant qu'il ne peut pas parler, s'il veut être conséquent, de liberté humaine. Le mysticisme aidant, nous pouvons maintenir, en les prenant dans leur acception théologique, les expressions « amour éclairé, raisonnable. »

Pour devenir vertueux, l'homme doit aimer comme Dieu aime, donc aimer l'ordre et s'y conformer, y obéir et par conséquent se perfectionner; la grâce, le secours divin sous-entendus. L'homme veut, dit Malebranche, être invinciblement heureux, et comme il est composé d'un esprit et d'un corps, et que, par son esprit il est uni à Dieu, tandis que par son corps il l'est aux choses sensibles, il doit rechercher le vrai bien: celui de l'esprit[2]). C'est par « l'imagination » que l'esprit se répand dans les créatures, mais ce n'est que par les idées pures et exemptes de fantômes qu'il s'unit à la vérité ou à Dieu, termes synonymes pour Malebranche[3]). L'homme aspire au bonheur; s'il travaille à l'union de son esprit à Dieu, l'Eternel lui donnera la béatitude en récompense de ses efforts; car, dit Malebranche[4]) « Dieu aimant les créatures à proportion qu'elles sont aimables, et les plus parfaites étant les plus aimables, les plus parfaites seront les plus puissantes, les plus heureuses, les plus contentes. Celui qui consulte sans cesse la raison, (sens théologique) celui qui aime l'ordre, ayant part à la perfection de Dieu, aura donc part à son bonheur, à sa gloire, à sa grandeur. »

Mais, pour être vertueux, il ne suffit pas d'aimer l'ordre: il faut avoir une résolution ferme de le suivre partout, quoiqu'il en coûte. « Il faut être prêt à lui sacrifier non quelques petits plaisirs, quelques légères douleurs, mais son bonheur, sa réputation, la vie présente dans l'espérance de recevoir de Dieu une récompense digne de lui[5]). » L'ordre doit ainsi être aimé non pour lui-même, mais en vue d'une récompense. Il faut remarquer une fois de plus ici, l'influence de la théologie sur la philosophie de Malebranche. Sa morale n'est donc pas désintéressée.

---

[1]) Voyez Morale, I, III, XV. [2]) I, X, IX-XI. [3]) I, XII, XV. [4]) I, III, II, XX; voyez aussi I, VIII, XVII; I, I, XIX; I, II, V, XIII. [5]) I, III, XVI.

Puisque l'homme est entièrement impuissant, répétons-le, comment peut-il être question qu'il doive travailler à sa perfection, et aimer, par là, l'ordre? Malebranche répond que sans le secours de la grâce, que la foi seule obtient, nous ne pouvons rien faire [1]). Aidés par la grâce divine, nous devons rechercher avec soin les choses qui provoquent l'amour de l'ordre : ce sont, selon M., « la lumière et le sentiment ou le plaisir ». La « lumière» découvre à l'âme le bien qu'elle aime par une «impression invincible», «le plaisir» l'assure «qu'il (le bien) est actuellement présent». La lumière ne dépend pas de nous: «il n'y a que Dieu [2]) qui répande la lumière dans les esprits à l'occasion de notre attention ». Cette attention de l'esprit est une prière naturelle par laquelle nous obtenons que la raison, Jésus-Christ, nous éclaire [3]). L'homme, conséquence du péché originel, se fatigue par le travail de l'attention, il faut qu'il s'efforce de devenir « attentif », qu'il acquière ce que Malebranche appelle la « force d'esprit »; et il le peut, grâce à la foi. Les sens surtout mettant obstacle à cette acquisition, il faut travailler sans relâche à leur mortification « afin de pouvoir entendre les réponses de la vérité intérieure [4])», on doit éviter les emplois «qui n'ont que de l'éclat», et qui ôtent la « liberté de l'esprit » ainsi que les sciences « où la mémoire travaille seule », l'étude « où l'imagination s'exerce trop ». Malebranche nous exhorte [5]), afin de ne pas fatiguer inutilement son esprit, à ne méditer que sur des idées claires et des expériences incontestables. Par « idées claires » dont Malebranche fait le principal objet de ceux qui veulent connaître et aimer l'ordre, il entend non-seulement celles, entre lesquelles l'esprit peut découvrir des rapports exacts et précis, comme par exemple les vérités mathématiques; mais encore « toutes celles qui répandent quelque lumière dans l'esprit de ceux qui les contemplent, ou desquelles on peut tirer des conséquences certaines ». Ainsi il met au nombre des idées claires, non-seulement « les simples idées, mais les vérités qui renferment les rapports entre les idées»; telles sont [6]): «les notions communes, les principes de morale, en un mot toutes les vérités claires, soit par elles-mêmes, soit par démonstration, soit même par une autorité infaillible, quoique à parler exactement ces dernières vérités soient plutôt certaines que claires et évidentes ».

L'esprit, pour aimer conformément à l'ordre, doit méditer, outre sur les « idées claires », sur les faits acquis par des « expériences incontestables ». «J'entends par là, dit Malebranche [7]), principalement les faits que la foi nous enseigne, et ceux dont nous sommes convaincus par le sentiment intérieur que nous avons de ce qui se passe en nous ». Ainsi on peut « voir » l'ordre par « idée claire;» mais on le connait aussi par sentiment, par conscience. Cependant, cette dernière voie n'est pas la plus sûre; car, depuis le

---

[1]) Morale, I, iv, xi; I, iii, xvii. [2]) I, v, ii et sq.; Recherche, III, part. ii; Entretien métaphysique, VII. [3]) Morale, I, v, iii et sq. [4]) I, xii, v; I, v, vii-x. [5]) I, v, xii-xvi. [6]) I, v, xv. [7]) Ibid. et xvi.

péché, il est facile, déclare Malebranche [1]), de confondre les « inspirations de la vérité intérieure avec les inspirations secrètes de nos passions ».

Il ne suffit pas d'avoir « l'esprit fort », c'est-à-dire capable d'attention, pour qu'il puisse chercher la vérité ou l'ordre, ou Dieu (car ces termes sont équivalents pour M.), il faut que l'homme ait, en outre, une autre qualité : « la liberté d'esprit » par laquelle « l'homme retient son consentement jusqu'à ce qu'il soit porté invinciblement à le donner ». Par l'usage que l'on fait de la « force d'esprit », on découvre la vérité, et par l'usage de la « liberté d'esprit », on s'exempte de l'erreur; car l'erreur ne consiste que dans un consentement précipité de la volonté qui se laisse éblouir à quelques fausses lueurs, et qui, au lieu de conserver sa liberté autant qu'elle le peut, se repose avec négligence dans l'apparence de la vérité [3]). Cette explication de l'erreur rappelle celle du péché qui en est souvent le fruit. Malebranche voudrait éviter qu'on imputât le mal à Dieu, conséquence logique de sa métaphysique. Nous constatons donc une fois de plus le désaccord qu'il y a entre celle-ci et sa morale. Mais point n'est besoin d'insister; ce que nous avons dit jusqu'à présent, croyons-nous, le prouve suffisamment.

Bien que Malebranche ne reconnaisse qu'une vertu : l'amour de l'ordre, il appelle néanmoins la force et la liberté d'esprit, les deux vertus « générales ou cardinales »; car comme, dit-il [4]), on ne doit jamais ni aimer, ni agir sans y avoir bien pensé, il faut à tous moments faire usage de la force et de la liberté de son esprit. L'amour de l'ordre se trouve dans tous les hommes; et de même qu'il peut être fortifié par l'exercice, il est évident qu'il doit en être de même pour les deux « vertus cardinales », dont la possession contribue à l'acquisition de la vraie vertu [5]). Malebranche reconnait que rien n'est plus abstrait et moins sensible que l'ordre; c'est pourquoi il nous dit que « l'ordre rendu visible et sensible par les actions et les préceptes de Jésus-Christ, peut aussi nous conduire ». Cet ordre sensible élève l'esprit à la connaissance de l'ordre intelligible; car, ajoute l'auteur, « le verbe fait chair n'est notre modèle que pour nous conformer à la raison (Dieu), modèle indispensable de toutes les intelligences, modèle sur lequel le premier homme a été formé, modèle sur lequel nous devons être réformés par la folie apparente de la foi, qui nous conduit par nos sens à notre raison (Dieu), à la contemplation de notre modèle intelligible ».

Cette fois, Malebranche est tout à fait conséquent avec son système de la grâce [6]), complément indispensable de ses doctrines de la « vision en Dieu » et des « causes occasionnelles ». Il eut mieux fait, à notre avis, de ne nous donner comme précepte de morale, que le conseil de l'intercession, au lieu d'émettre des projets chimériques pour l'acquisition de la vertu. En effet, ne

---

[1]) Morale, I, v, xx et sq. [3]) Voyez I, vi. [3]) Voyez surtout I, vi, v. [4]) I, vi, xvi. [5]) I, v, xii. [6]) I, vii, vi et viii; I, xii, xviii.

peut-on pas se demander, avec quelque raison, à quoi servent les moyens qu'il propose pour obtenir par exemple « la force et la liberté d'esprit », puisque nous sommes entièrement impuissants ? Pourquoi parler d'un « amour éclairé, libre et raisonnable » de l'ordre immuable, comme fin de nos efforts, en vue d'acquérir la perfection ? L'auteur oubliait-il par moments que Dieu seul est puissant, que lui seul est cause véritable ? Lui seul peut nous rendre vertueux, aimant l'ordre, par un effet de sa grâce ; voilà la vraie, la légitime conclusion de la métaphysique de Malebranche et de sa morale.

Malebranche semble renier, ou tout au moins reléguer, ce qu'il a écrit sur les moyens d'acquérir l'amour de l'ordre en rendant l'esprit attentif et capable de ne juger qu'à bon escient, lorsque dans une série de chapitres de son traité de morale [1]), il substitue de plus en plus la théologie catholique à la philosophie, et recommande, au nom de la religion, de penser aux deux alternatives futures que la foi montre : béatitude éternelle ou damnation éternelle [2]). Si la foi n'est pas assez vive, ni l'espérance assez ferme pour nous engager à sacrifier nos passions en vue de l'ordre, la « crainte de l'enfer [3]) » peut nous empêcher d'accomplir ce que l'espérance de la béatitude éternelle condamne. Toutefois, la voie « la plus courte et la plus sûre » pour arriver à aimer l'ordre, pour devenir vertueux et par là digne du bonheur, qui est la récompense que Dieu accorde à celui qui a la vertu, est de « s'approcher des sacrements de l'Eglise [4]) ». La Sainte-Vierge, les Anges et les Saints ne sont point des causes occasionnelles de la grâce [5]) : il n'y en a qu'une, Jésus-Christ ; c'est elle seule qu'il faut invoquer. Malebranche revient fréquemment à cette énonciation. Il faut aussi prier la Vierge, les Anges et les Saints comme « amis de Dieu » ou « intercesseurs auprès de Jésus-Christ [6]) ».

Comme Platon, Malebranche admet que dans la vie actuelle « l'âme est en épreuves dans son corps [7]) ». C'est pourquoi nous devons nous affranchir de la servitude du corps [8]), et pour cela, le seul moyen efficace, c'est celui préconisé par St-Paul : la mortification des sens [9]). Ceux-ci ne nous ayant été donnés que pour la conservation de notre être sensible, doivent être maintenus dans la dépendance de l'esprit [10]). L'imagination et les passions étant aussi du domaine des sens, qui nous trompent, en nous attachant aux créatures inefficaces, et nous détournent de Dieu, par leur mortification, nous pourrons « diminuer la vie animale, le poids du péché, la concupiscence et favoriser l'efficace de la grâce qui seule peut nous unir à notre principe Dieu [11]) ». Ainsi dans la pensée de l'auteur, l'union est dans l'ordre éternellement arrêté de la nature ; la dépendance de l'esprit du corps, est une conséquence du péché ; la possibilité d'un retour à l'ordre, à un état où l'esprit gouverne le corps, est un effet de la grâce divine.

---

[1]) Morale, I, XVIII à XXIII. [2]) I, VII. [3]) I, VIII, II et XIV. [4]) I, VIII, II. [5]) I, IX. [6]) I, VIII, I. [7]) I, X, X. [8]) I, X, IV. [9]) I, XI, VII et sq. [10]) I, XII et XIII ; Recherche, livres I, II et V. [11]) Voyez I fin du chap. XII et notes.

Nous venons de parcourir, dans ses phases principales, ce qu'on pourrait appeler la morale théorique de Malebranche; et nous avons vu que, pour lui, la vertu ou le souverain bien c'est Dieu lui-même, ou plus rigoureusement « l'ordre des perfections dans la pensée divine ». Dieu est la perfection suprême; les choses sont rangées dans son esprit par ordre de perfection; elles forment ainsi une hiérarchie dans laquelle l'âme humaine occupe un rang élevé: pour celle-ci le devoir est d'abord de se maintenir à son rang, puis de s'élever vers Dieu le plus possible, puis de traiter toutes les autres créatures, selon la place qu'elles occupent dans l'ensemble des choses, bref de se perfectionner sans cesse et de régler toute son activité sur l'idée de la souveraine perfection.

Exposé ainsi, on ne pourrait qu'admirer un pareil système de morale: on comprendrait alors l'utilité de donner des préceptes pour découvrir les rapports de perfection entre les êtres, afin de les aimer en proportion de leur perfection, et pour nous efforcer nous-mêmes à nous élever; mais tout ceci suppose quelque puissance dans les créatures; or, Malebranche, ainsi que nous l'avons vu, n'admet qu'une seule cause efficace, agissante : Dieu. Puisqu'il en est ainsi, ce qu'il y a de mieux à faire (et Malebranche le fait aussi), c'est de conseiller avant tout la prière; car si d'une part, les volontés générales divines sont immuables, par contre Jésus-Christ peut déterminer Dieu à nous rendre heureux. La foi elle-même est un don de Dieu; la prière aussi, dans le système de Malebranche, n'appartient pas à l'homme : c'est Dieu qui la forme en l'homme! Ainsi par zèle religieux, il exalte tant la divinité et amoindrit tellement l'homme, que finalement, puisque Dieu est cause de tout dans l'être humain, celui-ci se confond avec Dieu! Et cependant Malebranche maintient toujours la distinction du Créateur d'avec la créature; mais qu'il le veuille ou non, son système mérite le nom de panthéïsme : Dieu étant tout puissant, il fait tout ce que l'homme croit faire de son plein gré. Les pensées et les actions de l'homme ne sont pas siennes, il n'en est pas l'auteur: il n'est qu'un interprète qu'une manifestation des pensées et des actions de la divinité. — Malebranche, comme nous l'avons vu, se contredit en affirmant d'une part que « l'homme est libre », et de l'autre, que Dieu seul est la cause des mouvements naturels de nos volontés. Cette dernière assertion est la conséquence nécessaire du système de Malebranche.

L'auteur nous exhorte à rechercher la vertu « l'amour de l'ordre ». Fort bien, mais puisque Dieu seul agit, puisqu'il est parfait, il ne peut agir mal, dès lors à quoi bon parler de vertu? L'affirmation de l'action universelle et constante de Dieu est en opposition complète, est la négation de la morale. En effet. que servent des préceptes à ceux qui n'en peuvent faire usage?

Mais Malebranche recommande à la créature de se perfectionner: ainsi il lui accorde quelque efficace, ce qui est en contradiction avec sa théorie de « Dieu seule cause, créant éternel-

lement l'être et les manières d'être ». Peut-être pensait-il concilier ces opinions par la « théorie de la grâce » et dans ce cas Malebranche ne devrait-il pas être accusé de jansénisme? La métaphysique du grand Oratorien lui refuse le droit d'établir un système de morale. Il l'a fait, et c'est une inconséquence. Mais Malebranche était, rappelons-le, avant tout un prêtre et non un philosophe; et bien que ce ne soit pas détruire la contradiction qui existe entre ses doctrines métaphysiques et morales, que d'alléguer ses vifs sentiments religieux, ne pourraient-ils pas, jusqu'à une certaine mesure, légitimer les intentions moralisantes de Malebranche?

Devoirs envers Dieu.

Dieu aime les créatures, selon l'ordre, c'est-à-dire selon leur degré de perfection. L'homme doit en faire autant; et comme Dieu est la perfection même, il est évident que Dieu doit être aimé plus que tous les êtres. Malebranche distingue [1]) deux espèces d'amour : un « amour de bienveillance » et un « amour d'union ». Selon lui [2]), « la puissance de nous faire du bien, ou cette espèce de perfection qui a rapport à notre bonheur, en un mot, la *bonté* excite en nous l'amour d'union, et les autres perfections l'amour d'estime et de bienveillance ». Or, Dieu seul est bon, il a seul la puissance d'agir en nous. Il ne communique point réellement aux créatures cette perfection : il les établit seulement causes occasionnelles pour produire quelques effets, la véritable puissance étant, d'après Malebranche, incommunicable. L'auteur en conclut que tout l'amour d'union doit tendre vers Dieu, car puisqu'il a seul la puissance, c'est blesser l'ordre que d'aimer d'un amour pareil les autres créatures qui sont impuissantes, même les anges et les démons.

Pour découvrir les devoirs que nous avons à rendre à Dieu, il faut, dit Malebranche [3]), considérer avec attention tous ses attributs essentiels, et nous scruter nous-mêmes par rapport à eux. Il faut surtout considérer la puissance divine, sa sagesse et son amour, ainsi que nos jugements et nos mouvements; car ce n'est que par eux que les esprits humains rendent à la divinité, ce culte spirituel qu'elle exige de nous [4]). Rien n'est plus clair que l'être infiniment parfait doit être infiniment estimé; mais il ne suffit pas de croire en un être parfait, il faut reconnaître que nous dépendons de lui. « Nous dépendons de la puissance de Dieu, déclare une fois de plus Malebranche; car nous n'existons que par elle, nous n'agissons que par elle, nous ne pouvons rien que par elle. Nous sommes unis à la sagesse de Dieu : car ce n'est que par elle que nous sommes éclairés, ce n'est qu'en elle que nous découvrons la vérité, nous ne sommes raisonnables [5]) que par elle, qui seule est la raison universelle des intelligences. Enfin,

[1]) Morale, I, chap. III, II, chap. IV. [2]) Ibid. VIII et sq. [3]) Voyez Morale, II, II.
[4]) Ibid. V; voyez aussi Méditations chrétiennes, VIII. [5]) Morale, II, chap. III.

nous n'avons de mouvement que par l'esprit divin, que par son amour [1]). »

Ainsi, Malebranche reconnait en Dieu trois attributs principaux : la puissance, la sagesse, l'amour ; puis, après avoir déclaré, comme nous venons de le voir, que nous en dépendons, il énumère avec une subtilité étonnante [2]) les devoirs auxquels Dieu a droit comme puissance, comme sagesse, comme amour. Une théologie passablement arbitraire peut être remarquée dans ces prolixes énumérations (contenues dans 33 pages), et tout cela pour nous convaincre, et nous le savons déjà par ce qui précède, qu'à Dieu seul appartiennent la gloire et l'honneur.

Mais négligeons le mysticisme de Malebranche ; exposons et examinons de préférence quelques-unes de ses vues sur les « devoirs envers la société ». Elles ne sont pas sans originalité.

Devoirs envers la Société.

Une pensée religieuse anime tous les écrits de Malebranche ; nous la retrouvons aussi dans son exposition des obligations que les hommes se doivent mutuellement. La vie actuelle étant la préparation d'une éternité bienheureuse ou maudite, l'ordre veut que l'existence terrestre soit subordonnée [3]) à la vie céleste, et que la perspective d'une félicité inaltérable nous empêche de nous attacher aux créatures, et de les aimer d'un amour réservé à Dieu seul, l'amour d'union. En bon catholique, Malebranche déclare toute autre religion que la sienne impie [4]) ; c'est pourquoi il exhorte de procurer à tous les hommes les « vrais biens », en d'autres termes la foi en Jésus-Christ, seule cause occasionnelle de la grâce.

Dieu ayant communiqué aux créatures quelque perfection, l'ordre demande qu'on les estime [5]) et qu'on les aime à proportion de leur perfection soit naturelle, soit morale, qu'elles possèdent, et qui nous sont connues. C'est l'amour d'estime qui doit régler nos devoirs envers le prochain [6]) et c'est le mérite ou la puissance d'autrui qui doit être la norme de notre degré de bienveillance ou d'estime (termes synonymes pour Malebranche) à son égard [7]). Quant aux « grands de la terre », il remarque qu'il n'en coûte guère de rendre aux puissances les devoirs de respect, le cerveau de l'homme étant, dit-il, construit de manière que l'imagination s'abat volontiers à l'éclat qui les environne [8]) ; mais l'honneur qu'on leur rend, et l'estime qu'on leur témoigne, doit, comme l'a dit St-Paul, se terminer à Dieu seul.

Quoiqu'il soit difficile de proportionner son estime pour autrui d'après les mérites du prochain, ce devoir est cependent dû à tous les hommes [9]), même aux plus grands criminels..., « car le plus grand pécheur peut devenir, par le secours du Ciel, pur et saint comme les anges ». Dieu seul pénètre les cœurs, dit aussi

---

[1]) Morale, II, II, IV. [2]) II, II-VI. [3]) II, VIII, VIII. [4]) II, V et surtout X. [5]) I, V, X
[6]) I, III, XI. [7]) II, VI, VIII-XII. [8]) II, IX, III. [9]) II, V, IV et sq.

Malebranche ; « celui qui commet un crime le fait peut-être sans vouloir le faire. Son esprit faible et troublé, ses passions allumées, l'ont peut-être privé, en ce moment, de l'usage de sa liberté. Mais qu'il ait agi librement, son cœur contrit et humilié a peut-être obtenu le pardon ou l'obtiendra demain, jour heureux pour lui, et peut-être fatal pour vous par votre chûte irréparable en punition de votre orgueil ». Entre tant d'autres analogues, ce passage ne se ressent-il pas de l'influence des doctrines de St-Augustin ?

La personnalité, l'empreinte des goûts d'un auteur se remarquent souvent dans ses œuvres. L'amour du repos, de la tranquilité a été l'idéal de la vie de Malebranche ; et c'est surtout dans sa vaste correspondance que l'on voit constamment ce désir exprimé : être isolé afin de pouvoir se livrer à ses chères méditations. Ne nous étonnons pas trop en lisant des affirmations fort peu élogieuses à l'égard de la vie de société, et pas charitables du tout. En voici un échantillon [1])... : « Rien n'est plus dangereux que le commerce du monde..., on n'y forme que des sociétés dont l'ambition et la volupté sont le principe et la fin..., il n'y a presque jamais rien à gagner parmi les hommes : leur langage est corrompu comme leur cœur ; il ne fait naître dans l'esprit que de fausses idées, il n'inspire que l'amour des objets sensibles. Mais leur exemple est encore plus dangereux. Car, outre qu'il est moins conforme à la raison, que le discours c'est un langage vivant et animé, qui persuade invinciblement tous ceux qui ne sont point sur leurs gardes. L'homme écoute souvent ce qu'on dit, sans penser à le faire ; mais il est tellement porté à l'imitation qu'il fait machinalement comme les autres. » Il semble que Malebranche ait écrit avec une arrière pensée d'amertume que [2]) c'est blesser la société, c'est se rendre bizarre et capricieux, en un mot, c'est faire une espèce de schisme que de condamner par une conduite particulière celle que le monde suit, et que néanmoins « la charité et notre constitution actuelle nous obligent souvent à vivre en société » ! Mais l'homme ne vit pas seulement en société pour ces deux derniers motifs, mais encore, mais surtout dans l'espérance de recevoir, des autres hommes, des bienfaits en échange des siens. Ainsi l'intérêt réciproque est pour une forte part dans l'organisation de la société [3]). Malebranche exprime cette pensée par une fine comparaison : on ne met point, dit-il, ses capitaux dans un commerce, quand on s'attend d'y perdre toujours et de n'y gagner jamais rien. Il a écrit ailleurs [4]) : « Dieu a fait l'homme pour qu'il vive avec ses semblables ». A l'origine, tous les hommes étaient égaux ; c'est, selon Malebranche qui s'inspire ici de St-Augustin [5]), le péché originel qui a produit les différences des conditions et le règne de la force succéda, comme conséquence, à celui de la Raison, à celui de Dieu. « Depuis le péché, quoique naturellement tous

[1]) Morale, II, VI, XV, XVI. [2]) Ibid. XVII. [3]) II, VII, VI. [4]) II, XI, IV et sq. [5]) August. De Civ. Dei., XIX, cap. XV.

égaux, les hommes ont cessé de former entre eux une société d'égalité sous une même loi : la Raison. La force ou la loi des brutes, celle qui a déféré au lion l'empire des animaux est devenue la maîtresse parmi les hommes, et l'ambition des uns et la nécessité des autres, a obligé tous les peuples à abandonner pour ainsi dire Dieu, leur roi naturel et légitime, et la Raison universelle, leur loi inviolable pour choisir des protecteurs visibles qui pussent par la force les défendre contre une force ennemie. » La force devient ainsi une loi au service de la Raison, puisqu'elle doit ramener à elle les hommes. Malebranche trouvait, sans doute, que son explication des différences de qualités et de conditions, déduite du péché originel, n'était pas très plausible, car il a écrit en matière de solution : « Dieu a approuvé ces différences, comme il est évident par les Saintes-Ecritures. » Notons en passant que notre auteur ne croit à l'existences des choses matérielles que... parce la Bible les mentionne !

Le règne de la force est une conséquence du péché; mais Malebranche ne veut voir dans ce règne de la force qu'un moyen que Dieu emploie pour nous ramener à la Raison, car nous sommes faits pour elle, pour être ramenés à Dieu; et c'est dans cette intention que l'Eternel accorde pleins pouvoirs aux souverains [1]).

La question des conflits de devoirs a de tous temps embarrassé les moralistes [2]). Toutes choses étant égales, Malebranche dit qu'il faut préférer certains parents à d'autres, ses parents à ses amis, son prince à son parent et à son ami. En général, on doit s'efforcer d'avoir égard de concilier les droits de la parenté, ceux de l'amitié et ceux de la société. — Comme on ne peut point établir de règle qui ne souffre quantité d'exeptions, pour se conduire dans les devoirs d'estime, de respect, qu'on doit rendre aux autres hommes, Malebranche conseille pour s'orienter [3]) « l'examen de soi » ou le conseil de « gens pieux », mais surtout [4]) « l'intercession pour obtenir les secours de la grâce », et alors nous verrons « qu'il ne faut avoir nul égard aux droits de l'amitié ou de la société passagère, lorsqu'il s'agit de la société éternelle [5]) ».

L'Etat et l'Eglise.

Il ne faut pas oublier que Malebranche a vécu sous le règne de Louis XIV pour apprécier ses prescriptions à l'égard des souverains. La seule forme de gouvernement qu'il admette, c'est la monarchie. Il faut, dit-il [6]), suivre les coutumes et les lois de l'Etat « où Dieu nous a fait naître ». C'est un devoir de justice que de rendre le respect et payer le tribut à ceux « à qui Dieu a donné pouvoir sur nous ». Qu'ils soient ou ne soient pas gens de bien, ni même chrétiens, qu'ils abusent ou n'abusent pas de nos contributions, cela n'importe pas à Malebranche. Le motif en est

---

[1]) Morale, II, XI, VI à VIII; voyez aussi II, XIII, X et XI. [2]) I, VII, XIV et sq. [3]) I, VII, XV. [4]) I, VII, XXIII. [5]) Ibid. et XXII. [6]) I, VIII, XVI.

que c'est Dieu qu'on honore dans la personne des souverains, puisque tout honneur est relatif et ne doit s'arrêter qu'à celui qui possède véritablement la puissance. On commet une injustice contre son prince, lorsqu'on refuse de lui rendre les respects qui lui sont dûs à cause de son pouvoir; et c'est une désobéissance formelle au Roi des rois, que de refuser de se soumettre et de donner des marques sensibles de la soumission à ceux qu'il a établis pour tenir sa place dans le monde. Malebranche s'appuie pour prescrire ces devoirs de respect et d'obéissance sur une preuve qu'on ne pourrait plus évoquer aujourd'hui : que les premiers chrétiens auraient rendu aux empereurs romains qui les persécutaient « tout le respect, toute la soumission, tout l'honneur relatif qui était dû à leur puissance participée; sachant bien que l'honneur n'est dû qu'à Dieu seul et ne se rapporte qu'à lui ». Sans vouloir amoindrir, abaisser les actes des ancêtres de notre foi, ne faut-il pas cependant reconnaître qu'une critique impartiale basée, par exemple, sur l'étude des rites et des collèges funéraires à Rome, nous montre dans la soumission apparente des chrétiens plutôt un acte de prudence, bien légitime d'ailleurs?

Malebranche ne reconnaît [1]) que deux souveraines puissances dans le monde : la « civile et l'ecclésiastique » : le « Prince et l'Evêque » : « le Prince image de Dieu tout puissant, et son Ministre sur la terre », « l'Evêque, image de Jésus-Christ et son Vicaire dans l'Eglise ». Prince et évêque ne tiennent leur autorité que de Dieu; et ils n'en doivent user que par rapport à « l'Ordre immuable, la Raison universelle, la loi inviolable de toutes les intelligences et de Dieu même». Le prince néanmoins a une puissance plus absolue que l'évêque; et il a l'autorité de faire les lois, mais n'y est pas soumis; il peut — et Hobbes l'avait dit avant Malebranche — agir avec empire sans rendre raison de sa conduite à personne. Pourquoi ces restrictions? « Parce qu'il semble, dit Malebranche [2]), que le prince ait plus de rapports avec Dieu, comme Puissance que comme Raison; à Dieu revêtu de gloire et de majesté, qu'à un Dieu fait homme et semblable à nous : à Jésus-Christ dans sa gloire qu'à Jésus-Christ humilié sur la terre et revêtu de notre bassesse et de nos infirmités ». « Mais l'Evêque a plus de rapports à Dieu comme Sagesse, comme Raison incarnée et revêtue de nos faiblesses; qu'à Dieu comme puissance absolue et indépendante : à Jésus-Christ sur la terre conversant familièrement avec les hommes, qu'à Jésus-Christ glorieux et établi Souverain Seigneur de toutes les nations de la terre ». Voilà un specimen entre tant d'autres de l'art de subtiliser, si répandu au XVII[e] siècle, où Malebranche se complaît. Il n'y a pas lieu d'y insister non plus que sur la théorie de l'institution divine de la monarchie, doctrine commune à presque tous les écrivains de ce temps.

[1]) Morale, II, IX, IV. [2]) Ibidem et sq.

L'Eglise catholique de France, à l'époque de Louis XIV, s'était constituée maîtresse chez elle; c'est pourquoi Malebranche ne considère pas, comme on pourrait s'y attendre, le pape comme « Vicaire de Jésus-Christ », mais bien chaque évêque. « La puissance du Prince est pour le temporel de ses sujets [1]); celle de l'Evêque pour le spirituel de ses enfants ». Le devoir du prince est de veiller à la paix de l'Etat et à la félicité des peuples. (Dans l'édition de 1684, Malebranche se contentait d'écrire « que le devoir du Prince ne regarde que la Paix de l'Etat ».) Le devoir de l'évêque est de conserver la paix de l'Eglise de Jésus-Christ.

Dieu, selon Malebranche, donne un droit absolu sur toutes choses aux deux puissances établies par lui, et par le moyen desquelles ses volontés s'exécutent [2]). Ces deux pouvoirs, celui du prince et celui de l'évêque, sont-ils égaux, ou bien l'un est-il supérieur à l'autre? Question très difficile dans tous les temps. Malebranche, comme on pouvait l'attendre d'un prêtre, subordonne l'Etat à l'Eglise [3]), et voici son argumentation : « comme l'Eglise de Jésus-Christ, le temple éternel, est le grand, ou plutôt l'unique dessin de Dieu, puisque les sociétés et les royaumes de ce monde périront, dès que l'ouvrage de Celui qui est immuable dans ses desseins sera achevé, il est visible que l'Etat se rapporte et doit servir à l'Eglise, plutôt que l'Eglise à la gloire et à la conservation de l'Etat : et qu'un des principaux devoirs d'un Prince chrétien, c'est de fournir à Jésus-Christ, les matériaux propres à être sanctifiés par sa grâce, sous la conduite de l'Evêque et à former l'édifice spirituel de l'Eglise ».

Malebranche se pose, comme ses contemporains, à ce double point de vue : que le prince a sur ses sujets une autorité sans bornes et qu'il est chrétien, donc obligé de faire selon son absolu pouvoir pour faire prospérer parmi ses sujets, comme le père dans sa famille, la religion qu'il croit la meilleure puisqu'il y adhère. Si Malebranche ne paraît pas même concevoir une situation où la souveraineté appartiendrait non à un monarque, mais à un peuple entier, et dont les croyances religieuses ne seraient pas uniformes, il admet toutefois le cas, dont le modèle pouvait se trouver jusque dans une certaine mesure dans Louis XIV, où un prince « n'aurait pas le grand dessein de se faire une gloire immortelle en travaillant pour l'éternité » (c'est-à-dire pour l'Eglise). Que le prince favorise la religion ou non, Malebranche n'en déclare pas moins que personne n'a le droit de critiquer sa conduite. En guise de consolation, il nous promet à diverses reprises, qu'à notre tour, nous jugerons les grands de la terre dans l'autre monde.

Le prince doit consulter les lois fondamentales de l'Etat, et s'en servir comme de règles de conduite. Mais ces lois, qui les établit, les modifie aussi, sinon le prince lui-même? Ailleurs, Malebranche nous dit que le prince n'est point tenu d'obéir aux lois! Les lois étant les volontés du prince, il ne fait, à ce qu'il

---

[1]) Morale, II, IX, V. [2]) Voyez cette théorie II, IX, VI et sq. [3]) Ibid. VIII et sq.

nous semble, que suivre sa volonté en les exécutant. Dès lors n'y a-t-il pas inconséquence, contradiction, à avouer d'une part que c'est le prince qui fait les lois, et de l'autre qu'il n'est point tenu de leur obéir?

Malebranche reconnait, et il faut lui en savoir gré, que si la royauté est d'institution divine, elle n'en est pas pour cela [1] « infaillible », et que dans certains cas « lorsqu'on se voit obligé, par l'obéissance qu'on doit à Dieu, de désobéir à quelqu'une des puissances qui le représentent, il faut le faire généreusement et sans crainte, mais avec tout le respect qu'on doit rendre aux personnes constituées en dignité ». Sauf dans un cas analogue. Malebranche prescrit [2] « d'obéir aveuglément ». Il émet aussi cette singulière idée, dictée sans doute par la voix de la prudence, que malgré l'abus d'autorité et par des commandements injustes, les princes ne perdent ni leur dignité ni leur caractère, et qu'il faut toujours honorer Dieu en eux!

Quoique Malebranche ait dit que le monarque doit se conduire d'après ses lois, il lui conseille de gouverner [3], selon la volonté de Dieu, selon la raison, l'ordre. L'obéissance étant due, en proportion, à ceux qui ont la puissance, l'ordre veut qu'on ne rende pas un respect aussi profond, et une obéissance aussi aveugle aux puissances subalternes (magistrats, gouverneurs, etc.), de même qu'on ne doit pas obéir au souverain comme à la loi et à la puissance divines représentées par l'Eglise infaillible; « parce que les pouvoirs subalternes ne sont pas revêtus de toute la puissance du Prince, et que celui-ci n'a pas (comme l'Eglise) la toute-puissance et l'infaillibilité de Dieu ».

Ainsi, avec Malebranche, et comme l'a fait remarquer M. Joly [4], « le chrétien se lave les mains de tout ce qui touche aux intérêts temporels de sa patrie : il n'a sur eux aucun pouvoir, il n'en a donc à aucun degré la responsabilité ». Aujourd'hui, ajouterons-nous, chacun prend à cœur la destinée de son pays et s'efforce de le faire progresser en ayant conscience de la responsabilité individuelle qui le rend fort. Chacun a le devoir de travailler, dans la mesure de ses forces, à faire régner dans toutes les âmes, avec le droit et la justice, l'amour sincère de la liberté.

Famille et Education.

Le chapitre X de la seconde partie du traité de morale de Malebranche, contient ses prescriptions relatives aux devoirs domestiques. D'abord l'auteur considère ceux entre époux. Il voit dans le mariage une figure expresse de « l'union de Jésus-Christ avec son Eglise » et montre, en outre, que les devoirs mutuels de Jésus-Christ et de l'Eglise sont le modèle de ceux des maris et de leurs femmes [5]. Il n'est pas nécessaire de faire observer que, pour Malebranche, le mariage est d'institution divine; et dans l'assertion que l'homme et la femme sont faits

[1]) Morale, II, IX, XII. [2]) II, IX, XI; voyez aussi II, XI, XI. [3]) II, IX, XII et XIII. [4]) Voyez note au chap. IX. [5]) II, X, II, III.

réciproquement l'un pour l'autre, se trouvent, contrairement à Descartes, les croyances téléologiques de Malebranche [1]).

St-Paul a, dans son Epître aux Ephésiens, énuméré les devoirs réciproques des époux; Malebranche n'a guère fait que commenter les préceptes de l'apôtre, quand il a écrit [2]) « qu'un mari doit nourrir sa femme et lui donner abondamment toutes les choses nécessaires à sa conservation; qu'il doit l'assister et la conduire par ses sages conseils et la consoler dans ses faiblesses et dans ses peines; qu'il doit, en un mot, l'aimer comme lui-même, et, à l'exemple de Jésus-Christ, exposer sa vie pour la défendre. La femme, de son côté, doit obéir à son mari comme à son Seigneur, le craindre et le respecter, ne penser qu'à plaire à lui, et ne conduire sa famille que par dépendance de son autorité et de ses desseins, pourvu que ses desseins se rapportent, ou du moins ne soient point contraires à ceux de Dieu. »

Le respect des droits de la femme, qui sont de fait égaux à ceux de l'homme, est revendiqué de nos jours avec tant de raison qu'on ne peut s'empêcher de sourire en pensant au passage précédent qui se ressent beaucoup de celui où St-Paul déclare l'homme le chef de la femme comme Jésus-Christ est le chef de l'Eglise.

En recherchant quel pouvait être le dessein de Dieu dans l'institution du mariage, Malebranche repousse loin de lui l'idée que ce soit seulement pour fournir des citoyens à l'Etat. Une pensée mystique le poursuit; aussi résout-il la question en disant que Dieu a institué le mariage [3]) « pour fournir des matériaux du Temple éternel à Jésus-Christ, des membres de l'Eglise, des adorateurs perpétuels de la majesté divine », etc. Sans Jésus-Christ, dit encore Malebranche [4]), la procréation serait un « crime épouvantable». Mais le Sauveur est venu remédier aux désordres du péché; et il est permis « par le sacrement, figure éternelle de son alliance éternelle, de donner pour ainsi dire des enfants au démon, afin que Jésus-Christ ait la gloire de les lui ravir, et de les faire entrer dans son édifice, après les avoir lavés dans son sang ».

Le principal devoir des parents, c'est d'élever leurs enfants de manière « qu'ils ne perdent point l'innocence et la sainteté de leur baptême [5]) ». Il ressort de là, que ceux qui ne sont pas chrétiens, pas catholiques, n'ont pas de motifs d'espérer pour leurs enfants, la béatitude que la réconciliation des hommes avec Dieu par Jésus-Christ, figurée par le baptême, peut seule donner d'après Malebranche. Nous constatons ainsi, une fois de plus, que Malebranche écrit seulement pour les chrétiens, quoiqu'il se targue « d'écrire pour tous les hommes ». En affirmant, avec St-Paul, que la foi est un don de Dieu, il se rapproche de St-Augustin et frôle la prédestination [6]).

---

[1]) **Méditations chrétiennes, XI.** [2]) **Morale, II, x, v.** [3]) **II, x, vi.** [4]) **II, x, vi.** [5]) **Ibid. vii.** [6]) **Voyez « Traité de la nature et de la grâce ».**

Il s'élève avec force et indignation contre ceux qui n'élèvent leurs enfants qu'en vue d'en faire [1]) « l'honneur de la famille, les délices de la ville, le soutien de l'Etat, etc. ». Il traite un père, agissant dans ce but, de « cruel, d'impie, d'insensé, etc. ». Il faut que les parents, guidés par l'alternative d'un avenir bienheureux ou de souffrances, élèvent leurs enfants pour la félicité éternelle; c'est pourquoi il est urgent de commencer l'éducation par les enseignements de la foi. Malebranche veut que les enfants arrivés à l'âge de raison, se conduisent d'après l'ordre, qui leur montrera que la vie actuelle n'est que la préparation de la vie future, et que celle-ci soit constamment présente à leur esprit. Il prescrit d'élever les enfants « par raison »; or, la raison, pour lui, c'est aussi l'ordre; cela revient donc à dire qu'élever les enfants pour l'ordre, c'est les élever pour Dieu, l'ordre n'étant que la loi divine. Si nous demandons pourquoi la foi doit être à la base de l'éducation, Malebranche répond [2]) que les jeunes gens sont « trop sensibles, trop bouillants et trop répandus au dehors pour consulter la Raison qui habite en eux. Il faut qu'elle paraisse au dehors, revêtue d'un corps qui frappe leurs sens. Ils doivent se soumettre à une autorité visible (l'Eglise) avant de pouvoir contempler l'évidence des vérités éternelles. »

Pour amener les enfants à la foi, et par elle à la raison, à Dieu, tous les moyens sont permis [3]). Malebranche recommande comme très efficace, l'emploi, mais non l'abus, de l'argument *a baculo*.

Nous savons que Malebranche ne goûta jamais ni les langues, ni l'histoire. On prétend qu'il aurait dit ne pas désirer en savoir plus long qu'Adam. Il s'est souvenu de ses déboires dans ces pages pleines d'attrait consacrées à l'instruction [4]). Résumons-en l'essentiel. Ses vues éducatrices se rapportent non pas à la vie présente, mais à celle à venir. Faisant la réflexion « qu'on meurt à 10 ans aussi bien qu'à 50 ou 60 », il se demande à quoi servira dans l'existence future de savoir parfaitement la géographie terrestre, et, dans l'éternité, les époques des temps. Toutes nos connaissances périssent à la mort, selon lui; cette affirmation est-elle à sa place dans un système où l'on prétend sans cesse que la vie terrestre prépare la béatitude ou la malédiction éternelles? « Qu'un enfant sache, dit Malebranche, décliner et conjuguer, qu'il entende parfaitement si on le veut, le grec et le latin; qu'il soit déjà savant dans l'histoire et les intérêts des princes; qu'il promette beaucoup pour le monde, pour lequel il n'est pas fait; à quoi bon toutes ces vanités dont on remplit son esprit et son cœur? Y a-t-il dans le Ciel des récompenses solides pour de vaines études, des places d'honneur pour ceux qui savent composer un thème sans faute? Dieu jugera-t-il les enfants sur une autre loi que sur l'ordre immuable, que sur les préceptes de l'Evangile qu'ils n'auront ni suivis, ni connus? » A ces questions,

---

[1]) Morale, II, x, IX et sq. [2]) Ibid. [3]) II, x, XVIII-XX; II, XI, VII, VIII, X. [4]) II, x, X-XVIII.

posées de la sorte, il est évident que Malebranche ne sera que logique en arrivant à l'idée que la foi doit être la régulatrice, la directrice des préceptes de conduite des enfants. Il s'élève avec impétuosité contre l'organisation des études, telle qu'elle est encore vigueur aujourd'hui [1]). Il méconnait les services que nous rendent la culture classique, les études des « langues », et les « sciences de mémoire », dont il n'est pas nécessaire de relever, ici, les grands avantages qu'en retirent ceux qui s'y adonnent.

« Pauvres enfants [1]) », s'écrie Malebranche poussé par un vif sentiment de commisération, « pauvres enfants ! On vous élève comme des citoyens de l'ancienne Rome; vous en aurez le langage et les mœurs. On ne pense pas à faire de vous des hommes raisonnables (lisez pieux), de vrais chrétiens, des habitants de la sainte cité ». S'il se déclare avec emportement contre l'enseignement classique, il donne la cause de son aversion en disant qu'on verra toujours les jeunes gens à la sortie du collège, lorsqu'ils devraient être « savants », car ensuite presque tous n'étudient plus, ignorants de la connaissance de l'homme, de la religion et de la morale. « Connait-on l'homme lorsqu'on ne sait pas seulement distinguer l'âme du corps? A-t-on les premiers éléments de la religion et de la morale lorsqu'on n'est pas pleinement convaincu du péché originel et de la nécessité d'un médiateur?... » Les connaissances que les jeunes gens reçoivent dans les collèges leur suffisent selon Malebranche, car ils peuvent, dit-il non sans ironie, « soutenir l'erreur et la vérité sans les discerner ni l'une, ni l'autre ! »

Il voudrait bannir des programmes l'étude du grec, du latin et des « sciences de mémoire » qui confondent l'esprit, troublent les idées claires, et fournissent sur toute sorte de sujets mille vraisemblances, dont on se paie, pour ne pas savoir distinguer « entrevoir et voir ». Mais s'il élimine, il prétend par contre remplacer ce qu'il retranche.

Dans la recherche de la vérité [2]), il parle avec un profond dédain des hommes de lettres; mais qu'il le veuille ou non, ses idées sur l'éducation peuvent se résumer par cet aphorisme d'un penseur dont Malebranche s'est tant moqué : Montaigne; « il vaut mieux avoir la tête bien faite que bien pleine ». Les parties du cerveau étant le plus capables de toutes sortes d'ineflxions dans le jeune âge, il faut, dit Malebranche, s'accoutumer dès sa jeunesse au travail de l'esprit [3]); il faut dire constamment aux enfants que leurs sens les trompent [4]); il faut, en revanche, les accoutumer aux idées claires, et pour discipliner l'esprit en vue de pouvoir plus tard rechercher la vérité, l'ordre, il propose l'étude presque exclusive des mathématiques. Ainsi plus de philologues ! des mathématiciens, voilà l'idéal de Malebranche !

Ne concluons pourtant pas trop vite de ce qui précède, et

---

[1]) Morale, II, x, xv et sq. [2]) Voyez par ex. II, part. III, IV, chap. VII et sq. [3]) Morale, I, v, II, x, XII. [4]) Recherche, I, I; Morale, II, x, x.

n'allons pas croire qu'à l'imitation d'Héraclite, Malebranche va nous exhorter à condamner au feu les œuvres d'érudition et de sciences. Non, il ne recommande pas le mépris de l'histoire, par exemple, et de « n'étudier jamais que des sciences solides (les mathématiques) qui par elles-mêmes perfectionnent l'esprit et règlent le cœur ». Il ne désire pas le bannissement des « sciences de mémoire » qu'il oppose aux « sciences solides », mais il veut qu'on étudie les « sciences » dans « leur rang ». Voici d'ailleurs ses paroles [1] : « On peut étudier l'histoire lorsqu'on se connait soi-même, sa religion, ses devoirs ; lorsqu'on a l'esprit formé et que par là on est en état de discerner, du moins en partie, la vérité de l'histoire, des imaginations de l'historien. Il faut étudier les langues : mais c'est lorsqu'on est assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue, lorsqu'on sait bien celle de son pays, lorsque le désir de savoir le sentiment des anciens nous inspire de savoir leur langage ; parce qu'on apprend en un an, ce qu'on ne peut sans ce désir apprendre en dix. Il faut être homme, chrétien, français, avant d'être grammairien, poète, historien, étranger. Il ne faut pas même être géomètre pour se remplir la tête des propriétés des lignes, mais pour donner à son esprit la force, la vivacité, l'étendue, la perfection dont il est capable. » En un mot, il faut, d'après Malebranche, mettre à la base de l'instruction la religion et l'étude des sciences les plus utiles et nécessaires pour le développement de l'esprit humain, et surtout du raisonnement. Or, les sciences mathématiques ne conduisent-elles pas à ce but ?

Les idées éducatrices de Malebranche sont très belles en théorie ; malheureusement elles ne pourraient être réalisées que par une partie infime, mais privilégiée par la fortune, de la jeunesse. Or, aujourd'hui, plus que jamais, l'instruction doit tendre à devenir de plus en plus l'apanage de tous. Donc à moins de restreindre les carrières libérales aux études théologiques et mathématiques, la plupart des jeunes gens ne pourraient se livrer aux autres études, à supopser, par exemple, qu'ils ne veuillent étudier les langues, comme Malebranche le propose, que lorsqu'ils sauront ce que c'est qu'une langue, et surtout celle de leur pays. (Voyez plus haut.)

Malebranche donne aussi des conseils sur le choix des précepteurs [2]. Voici ce qui mérite d'être rappelé : « Que les parents ne s'imaginent pas qu'un jeune homme, qui ne sait que du grec et du latin et qui ne se connait pas soi-même, bien lieu de pouvoir se conduire, soit en état d'instruire l'esprit et de régler le cœur d'un enfant. » Il insiste fortement sur un point souvent méconnu, même aujourd'hui par beaucoup de gens, c'est que les parents doivent seconder de toute leur autorité, le maître dans sa tâche. Il résume les devoirs des parents et des maîtres à l'égard de leurs enfants ou élèves par cette citation d'un « au-

[1]) Morale, II, x, XIV et sq. [2]) Ibid. XV-XVIII. [3]) III, x, XX.

teur judicieux » (Quintilien, qu'il ne nomme pas) : *maxima debetur puero reverentia.*

Dans l'Etat, le monarque tient lieu de Dieu comme puissance ; dans l'Eglise, l'évêque remplace Dieu en tant que sagesse, et dans la famille, les parents représentent Dieu en tant qu'il est amour. — Malebranche expose très sommairement, mais avec sagacité, les devoirs des enfants envers leurs parents, et il résume sa pensée en prescrivant que [1]) « les enfants obéissent à leurs parents comme à Dieu même, dont ils tiennent la place : qu'ils soient devant eux dans le respect comme en présence du Tout-Puissant : qu'ils ne pensent qu'à leur plaire et entrent dans leurs desseins autant que l'ordre le permet. Peut-être ne vivront-ils pas aussi longtemps sur la terre, car c'est la récompense des Juifs, (allusion à la loi mosaïque). Mais ils vivent heureux éternellement dans le Ciel, avec le fils bien aimé du Dieu vivant, qui a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort infâme et cruelle de la croix. »

Conclusion.

Nous croyons avoir exposé, d'une manière succincte et objective, ce qu'il y a de remarquable dans la morale de Malebranche. Bien que nous ayons résumé ses théories philosophiques au commencement de cette dissertation, reprenons-les brièvement. Nous avons vu que la vertu par excellence, c'est l'amour accordé aux êtres en proportion de leur perfection. De là, il suit que Dieu étant la puissance, la perfection même doit être aimé davantage que tous les êtres. Malebranche enjoint à l'homme d'aimer Dieu d'un « amour d'union ». Mais le peut-il? Voilà une autre question. En effet, le grand Oratorien dit expressément, ainsi que nous l'avons vu, que Dieu seul est agissant. car il est seul puissant; de là nous tirerons comme conclusion légitime, après Malebranche, que l'homme est absolument impuissant, incapable de faire quoi que ce soit de son propre mouvement. Dès lors il y a contradiction à donner des préceptes et des conseils à quiconque est dans l'impossibilité complète d'en faire usage; dès lors cela revient à dire que Malebranche n'avait pas le droit, s'il voulait demeurer conséquent avec ses théories métaphysiques, de se poser en moraliste. Et cependant il a relaté des règles de conduite qui devaient être le couronnement de son système d'interprétation de l'univers! C'est une inconséquence; car la seule déduction véritable d'un système où Dieu fait tout en l'homme, qui lui n'est qu'un instrument au moyen duquel l'Eternel se manifeste « une glaise que Dieu façonne à son gré [2]) », donc une chose tout à fait passive — c'est que l'homme, ou plutôt Dieu, puisque la substitution a inévitablement lieu, peut se passer de morale, de règles de conduite. Malebranche en a jugé autrement : il s'est formé un système de philosophie, préoccupé qu'il était par les questions religieuses et poussé par le désir de démontrer

[1]) Morale, II, x, xx.
[2]) Voyez le commencement de la Recherche de la Vérité.

« l'incessante et universelle action de Dieu ». Ses doctrines établies, il ne s'est pas demandé si la morale était encore possible. Il s'est, au contraire, senti pressé, toujours dans un but religieux, de tracer les devoirs de l'homme envers Dieu tout puissant et tout présent. Le mysticisme a alors égaré complètement Malebranche, ainsi que nous l'avons remarqué sans cesse dans le cours de cette étude.

Dieu, conséquence positive du système malebranchiste, est cause de *tout :* même en morale. En effet, Malebranche affirme catégoriquement dans les derniers chapitres de la première partie de son traité de morale, que sans « les secours de la grâce » que Dieu accorde selon sa volonté, lorsqu'il y est déterminé par les prières que nous lui adressons par l'intermédiaire indispensable de Jésus-Christ, nous ne pouvons acquérir la vertu, l'amour de l'ordre. Signalons en passant que la « doctrine de la grâce » ne peut se concilier avec celle de « l'ordre immuable ». Malebranche a été accusé dans son temps, par Arnauld, Bossuet et Fénelon, de ruiner le surnaturel, les miracles, par son refus d'admettre en Dieu une volonté arbitraire. Descartes, par contre, avait admis que la volonté de Dieu est la véritable origine du bien et du mal, du beau et du laid, du vrai et du faux. La doctrine de la grâce, inconciliable avec celle de l'ordre éternel est immuable. à moins de proclamer la grâce divine une nécessité de « l'ordre immuable », ce qui serait ruiner la théologie chrétienne. Par contre, cette doctrine de la grâce est conciliable, est le complément de la métaphysique de Malebranche, où Dieu fait tout et est cause de tout.

Imitons Malebranche, sous entendons les secours indispensables de la grâce, et énumérons ce que l'homme doit faire, selon lui, pour devenir vertueux ou plutôt ce que Dieu fait en l'homme à cet effet. De quelle nature cette morale est-elle? humaine, répondrait Malebranche, divine, selon nous, l'homme étant entièrement passif, subi. Peut-il être question d'une morale divine? N'est-ce pas un sacrilège que de se poser une telle demande? Les règles de conduite ne supposent-elles pas l'état dépravé de celui ou de ceux pour lesquels ces préceptes sont énoncés? Si l'on parle d'une morale divine, on en doit conclure que Dieu n'est pas ce que nous croyons qu'il est : l'être parfait sans restriction. Il ne nous paraît pas opportun, de nous arrêter davantage sur une anormité telle qu'est la conception d'une morale divine, à supposer qu'elle soit admissible, bien qu'elle soit, comme nous croyons l'avoir montré précédemment, la conséquence du système mystique de Malebranche.

Oublions donc, à l'imitation de l'auteur, son paralogisme : que Dieu seul est cause de tout. « L'amour de l'ordre » nous indique que Dieu seul est parfait et que seul il doit être aimé d'un « amour d'union ». La loi de l'ordre est aussi la loi à laquelle, suivant Malebranche, Dieu se conforme pour répartir ses affections. La Bible conférant à l'homme le titre de roi de la création,

Malebranche affirme que Dieu aime les hommes plus que toutes les autres créatures terrestres; mais il fait une restriction importante, quand il écrit [1]): « Dieu juste juge de la valeur de ses créatures préfère un de ses enfants adoptifs, un juste, un membre de l'Eglise de Jésus-Christ, à toutes les nations de la terre ». Cette tendance partiale et intolérante de Malebranche, à mépriser quiconque n'appartient pas à sa confession, doit être relevée; elle procède d'une étroitesse d'esprit de système, unie au mysticisme. Puisque Dieu a une préférence marquée, évidente pour les chrétiens, puisqu'il cesse d'être le Dieu de toute l'humanité, Malebranche en déduit la propagation du christianisme dans les pays lointains, Jésus-Christ étant la seule cause occasionnelle de la grâce, que Dieu ne répand que par l'intermédiaire de son fils. Or, la grâce est indispensable pour l'acquisition de la vertu; et tous les hommes sont capables d'aimer l'ordre, car ils sont convertissables.

Dieu a fait les hommes pour qu'ils vivent dans la société de leurs semblables. Primitivement, la paix régnait en même temps que Dieu (que Malebranche appelle aussi Raison); mais le péché d'Adam a tout bouleversé; et au règne de Dieu a succédé celui de la force : les hommes se sont soumis aux plus forts pour en être protégés. Malebranche reconnait sur la terre deux pouvoirs « institués de Dieu », l'Eglise et l'Etat. La première représente Dieu en tant que « sagesse », le second comme « puissance ». Comme Dieu a relevé l'humanité par Jésus-Christ, la force déférée aux souverains, ne doit être employée d'une manière vraiment logique, que pour ramener à la raison, à Dieu, les hommes qui s'en sont écartés. L'Eglise, veillant pour le «spirituel», l'Etat pour le « temporel », il est évident que Malebranche accordera le droit de primauté à l'Eglise, qui prépare aux fidèles l'éternité, alors qu'à l'Etat incombe le présent; car l'ordre exige qu'on aime davantage le durable que le transitoire. Les sujets doivent une obéissance aveugle à leur souverain; et ils doivent toujours, d'après Malebranche, leur accorder un respect proportionné à leur pouvoir. L'Etat, dont l'idée d'institution divine ne se laisse pas concilier avec celle du pacte social, que Malebranche affirme aussi, à moins de déclarer le pacte divin, l'Etat n'est cependant pas infaillible. Par contre l'Eglise l'est; et, par conséquent, lorsqu'un conflit s'élève entre ces deux puissances, l'Etat doit être sacrifié. En d'autres termes, l'homme de Malebranche est nn chrétien avant tout, et ensuite seulement un citoyen. Il oublie la terre, où Dieu l'a mis, le plus qu'il peut, et trouvant que ce qui rapproche le plus de Dieu, qui est esprit, c'est la vie du méditatif, sans cesse occupé à consulter Dieu, et n'aimant que lui seul, il fait de la vie méditative le type même de la vertu. Malebranche nous dit ce qu'il faut faire pour être le moins homme possible avec une nature telle qu'est la nôtre! L'être humain doit agir, lutter, pour acquérir ce que son esprit ou son

[1]) Morale, I, III, x.

que la prescription de l'obéissance et du respect absolus, que Malebranche enjoint à la jeunesse. Elle a d'ailleurs, selon lui, un modèle parfait et sensible en Jésus-Christ.

Prise dans ses grands traits, et dépouillée du manteau des singulières doctrines théologiques et des subtilités qui l'entourent et l'obscurcissent, la morale de Malebranche pourrait être rangée parmi les meilleures et les plus nobles, à supposer que l'homme puisse librement disposer de son activité et que Dieu ne fasse pas tout ce que l'homme est censé accomplir de son chef.

Il serait intéressant d'étudier la génération des doctrines panthéistiques de Malebranche et entr'autres de relater les éléments empruntés à St-Augustin pour la formation de sa morale. Bornons-nous à rappeler que, pour St-Augustin, la vertu consiste aussi dans l'amour de l'ordre, l'amour de Dieu même. Il y aurait plusieurs analogies à relever; mais leurs systèmes se distinguent nettement, grâce à une différence fondamentale. St-Augustin était un être méditatif doublé d'un homme d'action, résolu; aussi n'accorde-t-il pas seulement moins qu'une ombre d'existence aux créatures, comme Malebranche qui par mysticité proclame l'impuissante absolue de la créature, dans le but, louable il est vrai, d'exalter à l'infini, le Créateur.

Il y aurait aussi à noter des analogies entre les doctrines morales cartésiennes et malebranchistes; mais les différences, ainsi qu'il ressort de la lecture de la « *Sittenlehre des Descartes* [1] » opuscule dû à la plume compétente de M. le professeur Heinze, sont nombreuses, pour ne pas dire totales. Descartes fait, par exemple, reposer le devoir ou l'obligation sur la volonté divine, volonté qui est indifférente en elle-même, car non seulement il dépend de la libre décision de Dieu que le monde existe ou n'existe pas, mais c'est elle qui fait que le bien est le bien, que le mal est le mal et que la vérité est la vérité. Par contre, Malebranche donne un tout autre fondement à la morale que Descartes, en posant l'ordre éternel, immuable, inviolable, qui ne dépend pas de la volonté de Dieu, mais qui la règle.

Il serait très instructif de comparer les systèmes de Malebranche et de Spinoza. Mais cette étude intéressante nous entraînerait hors du cadre de cette étude; force nous est donc de nous en tenir à quelques généralités. Nous possédons une remarquable correspondance entre Malebranche et un de ses anciens élèves devenu spinoziste : le mathématicien émérite Dortous de Mairan [2]. Celui-ci présente à son maître les objections d'aboutir au spinozisme avec sa doctrine métaphysique. « Je n'ai point lu le livre dont vous me parlez (l'Ethique de Spinoza), j'en ai lu autrefois une partie », écrit Malebranche à Dortous de Mairan,

[1] M. Heinze, *Sittenlehre des Descartes*, Leipzig, 1872.

[2] Cette correspondance a été publiée par Victor Cousin dans les « Fragments de philosophie moderne », 1867, p. 404-487. Voyez aussi Ollé-Laprune, « La philosophie de Malebranche », II, p. 125 et sq.

« mais j'en fus bientôt dégoûté, non seulement par les conséquences qui font horreur, mais encore pour le faux des prétendues démonstrations de l'auteur..., il suffit de reconnaître qu'il suit de son principe une infinité de contradictions et de sentiments impies, pour se défier de ses prétendues démonstrations, même quand elles nous paraîtraient convaincantes ».

Mairan désirait obtenir une discussion suivie avec Malebranche sur le système de Spinoza. Il n'en fut rien, car Malebranche s'y refusa avec une obstination qui l'entraîna à qualifier un penseur, digne entre tous, d'un profond respect, d'épithètes qui nous surprennent de sa part. En effet, on ne traite pas Spinoza de « misérable » sans appuyer son dire par des faits [1]), ce qui est le cas de Malebranche. En définitive, ce qui résulte de sa correspondance avec Mairan, c'est l'affirmation formelle de l'impossibilité de philosopher sans la foi. La fin de la dernière lettre de Malebranche à Mairan caractérise bien la nature de sa philosophie... : « Pour moi je ne bâtis que sur les dogmes de la foi... parce que je suis certain par mille raisons qu'ils sont solidement posés ; et si j'ai découvert quelques vérités théologiques, je les dois principalement à ces dogmes sans lesquelles je me serais égaré comme plusieurs autres qui ne se sont pas assez défiés d'eux-mêmes. Je prie Jésus-Christ, qui est notre sagesse et notre lumière, et sans lequel nous ne pouvons rien, qu'il vous découvre les vérités qui sont nécessaires, pour vous conduire dans la voie qui conduit à la possession des vrais biens ». Sans doute cette intention de Malebranche à l'égard de Mairan est louable ; mais n'eut-il pas été préférable qu'il eut plutôt songé à se disculper, à essayer de réfuter Spinoza ?

Entre Malebranche et Spinoza il y a cette opposition dans la forme : le second a conscience du panthéisme, le premier s'y refuse, mais n'y tend pas moins par ses doctrines de la vision en Dieu et des causes occasionnelles. Malebranche arrive à la notion de Dieu par l'idée de l'infini (Descartes y était parvenu par l'idée de perfection). La substance, pour Spinoza, c'est l'être absolu, l'être qui est tout l'être, l'être hors duquel rien ne peut être conçu. Elle est caractérisée par une infinité d'attributs infinis et infiniment modifiés. La substance est Dieu même. Spinoza définit Dieu comme suit [2]) : « *Per Deum intelligo ens absolute infinitum, hoc est, substantiam constantem infinitis attributis, quorum unum quodque æternam et infinitam essentiam exprimit* ».

Comparons à cette définition du Dieu de Spinoza, celle de Malebranche [3]) ; la ressemblance en est frappante : « Dieu est l'être sans restriction, l'être universel, l'être infini. C'est une propriété de l'infini d'être en même temps un et toutes choses, composé pour ainsi dire d'une infinité de perfections ».

---

[1]) Bouillier, « Histoire de la philosophie cartésienne », a recueilli les termes énergiques, par lesquels Malebranche a qualifié Spinoza.
[2]) Ethica, pars. I, déf. VI et passim.
[3]) X^me^ Eclaircissement à la Recherche.

« Toutes les volontés des créatures sont par elles-mêmes inefficaces », a aussi écrit Malebranche [1]). « Il n'y a que celui qui donne l'être qui puisse donner les manières de l'être, puisque les manières des êtres ne sont que les êtres mêmes de telle ou telle façon. » Que dit de plus Spinoza? Il n'y a pas lieu d'insister. On pourrait accumuler les citations pour montrer que le système de Malebranche est un panthéisme déguisé sous le mysticisme, mais nous croyons que le chapitre Ier de cette étude le prouve suffisamment.

Compare-t-on la morale de Malebranche à celle de Spinoza, qu'est-ce qui frappe surtout? c'est que chez l'un et l'autre, l'idée de la perfection tient la place d'honneur. Spinoza n'aspire qu'à un seul but dans toute sa morale et dans toute sa philosophie: c'est de prouver que l'amour de Dieu est la règle suprême de l'activité de l'homme, comme l'idée de Dieu est la règle suprême de son intelligence. La vraie béatitude consiste pour Spinoza [2]) dans la connaissance et dans l'amour de Dieu et dans l'affranchissement du joug des passions par le discernement exact de leurs causes. Que dit de plus Malebranche si ce n'est qu'il conseille la mortification pour abattre les passions?

Dieu, suivant Spinoza, est l'être parfait. Les attributs de Dieu sont aussi parfaits; mais comparés à l'Etre en soi, leur perfection toute empruntée et toute relative s'éclipse devant la perfection incréée. Le nombre infini des modes qui émanent des attributs divins ne contient qu'une perfection plus affaiblie encore; mais chacun exprime, suivant le degré précis de son être, la perfection absolue de l'Etre en soi. La perfection consistant dans le degré d'être, le devoir de l'homme c'est d'augmenter son être. Or, quel est le fond de notre nature? L'âme, dit Spinoza, est une idée. Son être est donc dans la pensée, son activité dans l'exercice de la pensée. Plus elle pense, plus elle est; en d'autres termes, plus elle a de perfection, plus elle a de bonheur. Or, la vraie pensée est dans les idées adéquates, donc la vie la plus raisonnable est celle qui a le plus d'idées adéquates, c'est-à-dire qui connait le mieux et soi-même et les choses. La théorie de «l'amour de l'ordre» de Malebranche enseigne, comme nous le savons, que chaque être a un degré de perfection, et que la perfection absolue se trouve en Dieu. Notre devoir c'est de nous perfectionner, le secours de la grâce divine étant sous-entendu, et pour cela il est indispensable de s'éclairer, d'acquérir des idées nettes, et alors nous verrons, suivant Malebranche, qu'une seule chose est désirable, qu'une seule chose est nécessaire : l'union avec Dieu, avec la perfection dirait Spinoza.

La comparaison minutieuse des systèmes panthéistiques de Spinoza et de Malebranche, que Victor Cousin a appelé « un

---

[1]) Morale, II, II, X.

[2]) Voyez entr'autres de servitute humana. Append. cap. IV, Epistolæ XXIII et XXXII (Edition Gfrœrer).

Spinoza chrétion », serait une étude trop longue et trop ardue pour que nous l'entreprenions maintenant.

Remarquons seulement, en terminant, que le caractère de Spinoza peut être proposé, en dépit de ses théories, comme un modèle sublime de la vie morale. On ne peut en dire autant de Malebranche, dont l'intolérance égalait la grande charité. Spinoza est aussi infiniment supérieur à Malebranche, avec ses idées sur la morale sociale, la politique. Sans doute, l'auteur de l'Ethique ne vivait pas sous le despotisme français, qui florissait avec éclat sous Louis XIV ; et s'il avait été autant inquiété et persécuté que Descartes et Malebranche, peut-être les eut-il égalé en prudence, et n'eut-il pas cherché à élucider les plus grandes questions de la politique. Dans ce dernier cas, nous aurions été privés d'éloquents plaidoyers en faveur des idées nobles et grandioses de tolérance mutuelle et de liberté de penser.

VITA

Je suis né le 23 janvier 1864, à la Chaux-de-Fonds, village situé dans le Jura neuchâtelois en Suisse. Jusqu'à l'âge de 15 ans, j'y suivis les classes du collège; puis, après une année passée au gymnase de Berthoud (canton de Berne), et un an employé à des préparations particulières, je pus entrer, à Pâques 1881, dans l'avant-dernière classe du gymnase cantonal à Neuchâtel. 2 ans après, à Pâques 1883, après mes examens de maturité, je fus immatriculé dans la faculté des lettres de l'Académie de Neuchâtel. M. Naville, professeur de philosophie, était alors recteur. En 1884, je fus reçu bachelier ès lettres, et en 1885, à la fin du cinquième semestre d'études, je subis avec succès les examens pour l'obtention du grade de licencié ès-lettres, après avoir soutenu et défendu publiquement, ma dissertation sur les «Rites funéraires chez les Grecs et les Romains». J'ai entendu des cours et subi des examens auprès de MM. † Neumann (philologie classique), † Ayer (grammaire française), Naville (philosophie et histoire de la philosophie), de Chambrier et Daguet (histoire), LeCoultre et Bachelin (philologie classique, langue et littérature françaises), A. Humbert (littérature générale), Domeier (littérature allemande), Metchnikoff (géographie comparée et statistique), Umilta (économie politique). M. le professeur Naville m'ayant engagé à aller continuer mes études à Leipzig, j'ai eu l'honneur d'entendre MM. les professeurs Heinze (psychologie et morale), Wundt (histoire de la philosophie et psychologie expérimentale), Maurenbrecher (histoire), de Richthofen (géographie). A tous, Messieurs mes professeurs, mes sincères remerciements. Je me sens cependant tenu d'exprimer en outre, ici, d'une manière toute spéciale, à MM. les professeurs Naville et Heinze ma vive reconnaissance pour leurs affectueux conseils.

Emile FARNY.